



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Théâtre B 4
Disques classiques Page B 5
Musique classique Page B 5
Cinéma Page B 6
Vitrine du disque Page B 9
Télévision Page B 9
Jazz et blues Page B 9
Agenda culturel Page B 10

DANSE



Du baseball à la PDA

Pour la troisième fois à Montréal, Momix envahira, trois soirs seulement, l'immense salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. *Baseball*, l'œuvre à l'honneur cette année, ne devrait pas manquer de soubresauts humoristiques. Un mélange fou de danse, de variations autour du baseball, d'images et d'illusions. Spectateurs... à vos sièges!

ANDRÉE MARTIN

On qualifie ses chorégraphies d'illusionnistes, d'acrobatiques, d'athlétiques, et j'en passe. Depuis 1981, Moses Pendleton et sa compagnie Momix créent des œuvres multimédias où le corps est présenté dans une grande variété de possibilités techniques et esthétiques. À l'invitation des Grands Ballets canadiens (GBC), la compagnie basée au Connecticut visitera Montréal les 17, 18 et 19 octobre prochains. Pour amorcer la saison des GBC, Momix a choisi *Baseball*. Créée en 1994, cette plus récente œuvre du chorégraphe américain devrait avoir suffisamment de matière pour émerveiller les grands comme les petits. La nature des spectacles mis en scène, souvent proche du cirque, permet de toucher un public large. Chez Pendleton, l'hermétisme, connaît pas!

Accessoires

À l'origine de la formation du Pibolus Dance Theater, qui a connu des heures de gloire dans les années 80, Moses Pendleton a conservé avec Momix la magie et la folie retrouvées dans les œuvres de cette compagnie. Son travail relève autant de la danse que du sketch, de l'acrobatie et du cinéma. «*Momix n'est pas seulement une compagnie de danse, explique Moses Pendleton. C'est un mélange de plusieurs éléments; un théâtre visuel, multimédia. Dans mes spectacles, j'utilise une panoplie d'effets différents pour amener le spectateur dans une sorte de rêve. Je ne suis pas vraiment désireux de créer des pièces sombres. Mon but est de mettre en scène des œuvres positives, où on retrouve beaucoup d'humour, d'ironie et de fantaisie. Ce que je cherche à faire, c'est de stimuler le spectateur sur plusieurs niveaux; poétique, athlétique, etc.*»

Côté fantaisie, Pendleton et son équipe ne manquent pas d'imagination. La manière unique dont ils utilisent les corps se rapproche parfois de la danse pure, parfois du théâtre gestuel, ou encore du tableau et de la sculpture en mouvement. À certains moments, on peut même parler d'abstraction puisqu'il devient difficile de discerner les contours propres du corps des danseurs.

L'utilisation systématique d'accessoires les plus divers et les plus fous demeure un autre des grands axes de son style. «*J'aime à inventer toutes sortes de choses sur scène. Dans mes pièces, je ne cherche pas à raconter une histoire. De plus, la manipulation de différents accessoires me permet d'aller plus loin dans la conception d'un spectacle. Cela m'amène vers de nouvelles possibilités de mouvements, d'images, etc. Je ne tiens pas à ce que mes interprètes dansent uniquement autour et sur leurs deux pieds. Je crée des moments scéniques qui sont près de la bande dessinée, où les objets sont souvent une extension du corps.*»

VOIR PAGE B 4: PDA

LES ARTS

Un parcours bucolique

Votre trajet emprunte, au fil de la sortie du dimanche, un long



Geoffrey James, Vue depuis le sentier surplombant Montréal, parc du mont Royal, Montréal, 1994

COLLECTION CCA © GEOFFREY JAMES 1996

BERNARD LAMARCHE

serpentin de fin gravier,
dont la descente semble
s'éterniser dans l'enfilade
des virages en épingle

D

epuis quelques heures déjà, vous déambulez librement à travers les méandres des sentiers du parc. Des espaces parfois très intimes s'effacent au profit, plus loin, d'espaces ouverts qui s'imposent plus fortement à votre parcours, par leur vastitude. La ville n'est plus qu'un écho sonore, lointaine rumeur d'une réalité que l'environnement immédiat essaie de travestir. Votre trajet emprunte, au fil de la sortie du dimanche, un long serpent de fin gravier, dont la descente semble s'éterniser dans l'enfilade des virages en épingle. Au passage, l'idée qu'une ligne droite tranchant la sinuosité du large sentier aurait écourté radicalement la promenade peut facilement effleurer votre esprit. Après tout, pensez-vous, cette pente n'est pas si raide, ce ne sont pas les avalées vertigineuses des montagnes d'Europe. Mais la lenteur de ce parcours, cette manière qu'il a de vous retenir l'emporte, vous fait vous perdre encore un peu dans le décor.

Dans la descente, au fur et à mesure que l'épaisseur des arbres diminue, le paysage se modifie tranquillement, se dévoile, au bout du tout dernier virage, comme un spectacle d'une autre nature. Malgré une familiarité assurée, construite par de nombreux passages en ces lieux, un malaise vous prend, une blessure, droite, implacable, semble avoir coupé en deux sections la continuité du parc. L'avenue du Parc, entre l'avenue du Mont-Royal et l'échangeur des Pins, gruge la verdure de l'espace. Le chemin de la Calèche, aussi appelé chemin Olmsted, s'interrompt sur cette balafre, qui relève d'une conception de l'espace fort opposée à ce que vous étiez en train d'apprécier quelques instants auparavant.

Cette tranchée suggère peut-être à votre esprit un souvenir de voyage. L'an dernier, à la fin de semaine de l'action de grâces, lors de votre pèlerinage à New York, vous aviez traversé Central Park, parti de son flanc ouest, en route vers le Metropolitan Museum of Arts, complètement de l'autre côté. Là, vous vous êtes laissé avoir par

VOIR PAGE B 2: OLMSTED

Autres textes, pages B 2 et B 3

Frederick Law Olmsted
arrive au Centre canadien
d'architecture

LES ARTS

OLMSTED

Une autre conception de l'espace

SUITE DE LA PAGE B 1

Le superbe entrelacs de sentiers et d'espaces approximativement arrivés au Musée, mais pas exactement par le côté que vous pensiez. Votre route avait dévié sur le tangage des accidents des lieux. Rendu là, vous êtes heureux d'apprendre que la terrasse sud du musée, sur le toit de l'édifice, est ouverte pour voir des sculptures extérieures. Immédiatement, à cette hauteur, la tête dans la cime des arbres, vous êtes pris par le spectacle du mur que font les gratte-ciel autour du parc. Ils ceinturent abruptement ce que quelques moments plus tôt vous expérimentiez comme autant d'espaces incertains, dont l'aménagement naturaliste, à la limite du pastoral, vous avait transporté ailleurs, hors des limites de la ville.

Quelques pistes de lecture

Ces récits de déambulations résumant schématiquement certaines des grandes lignes conductrices des interventions d'Olmsted dans la ville. Grâce à une conscience aiguë des enjeux de l'étalement de l'urbanisation au siècle dernier, sa pratique utopiste s'est évertuée à renverser la congestion horizontale des grandes villes. À la concentration urbaine, Olmsted a voulu opposer une dissémination ouverte des éléments paysagistes, de façon à reprendre la configuration des paysages ruraux au semblant naturel, formés entre autres de la cohabitation

de zones densément boisées et de sites dénudés, comme les clairières. Olmsted a voulu intégrer à sa pratique ces images fortes de la nature nord-américaine. Un des résultats a été de minimiser, au niveau du paysage, les traces d'interventions trop manifestement humaines.

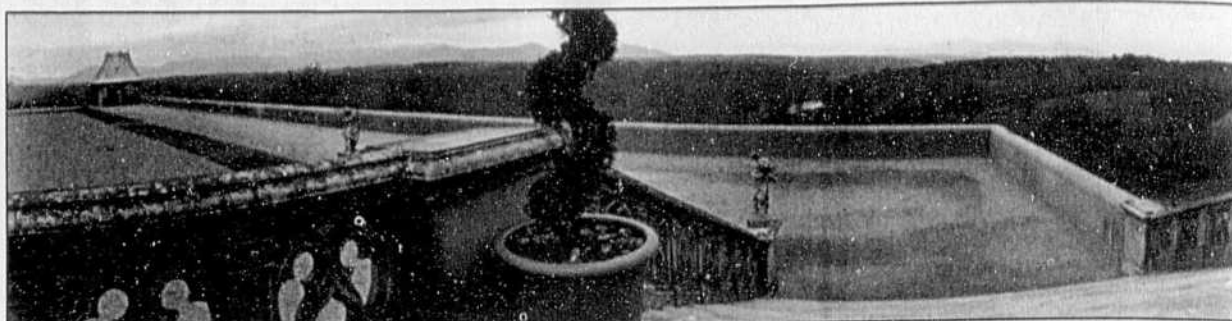
À travers ses projets, c'est toute une conception de l'espace qu'Olmsted propose. En réaction à la grille orthogonale qui organise le territoire de la ville en aplanissant les différentes graphies du paysage, l'architecte autodidacte oppose une conception de l'espace où la ligne droite est évacuée. C'est ce que les déambulations ci-haut cherchent à montrer. En respect avec la topologie des lieux qu'il investit, Olmsted veille à amplifier les sinuosités du dessin local. En réponse à l'espace aliénant de la ville cadastrée, il cherche à stopper l'accroissement urbain en créant des espaces de convivialité en composant avec le « déjà là » de ces lieux. À ce chapitre, les réseaux autonomes de transport séparant les plages piétonnières des chemins de calèche montrent bien son principe de démocratisation de l'espace. Anticipant un des thèmes chers de l'actualité de l'aménagement montréalais, il a voulu « rendre aux citoyens » leurs sites verts, par des moyens plus ou moins effacés.

Architecture il y a, mais elle ne se donne pas toujours immédiatement à voir. En ce sens, c'est peut-être ce qui a

valu à Olmsted que ses projets soient aussi souvent et rapidement modifiés ou saccagés par des interventions foncièrement étrangères à ses principes. Fortement occupée à se fondre dans le décor, son architecture discrète assouplit peut-être l'éthique de conservation des sites que l'on attribue à l'inquiétude générale pour le patrimoine. Plusieurs couches d'interventions hétérogènes peuvent être relevées, il n'y a qu'à citer la montée Camilien-Houde, qui provoque une tranchée sur la butte que n'aurait pas souhaitée Olmsted.

Son premier projet aura été de taille, la réalisation de Central Park qu'il entreprendra dès 1857. Fort de ce succès phénoménal, et d'autres réussites à travers les États-Unis — on compte à quelques centaines le nombre de ses réalisations —, il recevra l'invitation de la bourgeoisie commerçante de Montréal à travailler sur le mont Royal vers la fin des années 1870. Cette réalisation sera par la suite d'une grande importance dans sa démarche. Habitué à travailler sur des terrains relativement plats, il aura affaire à une topographie d'une inhabituelle rondeur pour lui. Privilégiés, nous avons donc à portée de vue les vestiges d'une des réalisations singulières d'un architecte qui aura su façonner grandement l'apparence du paysage urbain nord-américain. Au prochain tournant, aux abords d'un petit pont, portez attention. Cet effet d'immuable nature est sans doute le résultat d'un aménagement historique.

ARCHITECTURE



COLLECTION CCA, © LEE FRIEDLANDER

The Terrace, «Biltmore».

Trois photographes au CCA

BERNARD LAMARCHE

À la Centre canadien d'architecture, l'exposition consacrée aux travaux de Frank Lloyd Wright vient de se terminer et s'envole vers d'autres cieux. Dès la semaine prochaine, le troisième volet des cinq grandes expositions thématiques organisées par le Centre sur la « culture architecturale de l'Amérique moderne » poursuit cet événement magistral autour de la figure de Frederick Law Olmsted et ce, sous un angle tout à fait particulier en regard des choix muséographiques des expositions précédentes. Frederick Law Olmsted en perspective: Photographies de Robert Burley, Lee Friedlander et Geoffrey James se propose de rendre, à travers les œuvres de ces trois photographes, une vue d'ensemble de l'état actuel des travaux d'Olmsted, en même temps qu'ils cherchent à en rendre l'esprit. De la notion d'habitation de Frank Lloyd

Wright, une habitation en interaction respectueuse avec les formes de l'environnement, on passe au territoire élargi « des jardins publics, des domaines privés, des groupements de banlieue et des cimetières » d'Olmsted, qui fonctionnent selon un principe similaire d'observation de la nature ambiante (voir autre texte).

Cette mission photographique, qui se veut plus artistique que documentaire nous rappelle à juste titre Gwendolyn Owens, directrice adjointe aux services muséologiques du CCA, a débuté il y sept ans sous l'initiative heureuse de Geoffrey James, après entente avec Mme Phyllis Lambert quant à la constitution d'un fond d'archives sur les innombrables réalisations de l'architecte paysager. Ce projet allait devenir colossal. Conçue par David Harris, conservateur associé de la collection de photographies du CCA, l'exposition qui nous retiendra prochainement a fait l'objet d'une double sélection: tout

d'abord, Cynthia Zaitzevsky, qui en 1982 publiait un ouvrage sur Olmsted (Frederick Law Olmsted and the Boston Park System), a déterminé les limites géographiques du domaine photographiable en sélectionnant 74 sites à offrir aux objectifs des photographes. D'un côté, le CCA n'a retenu pas moins de 940 clichés afin de constituer l'ensemble de ses archives Olmsted; de l'autre, ce sont 160 tirages que les montréalais auront l'occasion de voir dès le 16 octobre prochain.

De la photographie

Trois générations de photographes, avec leurs pratiques et leur formation respectives, se sont penchées sur la commande du CCA. Il s'agissait clairement pour eux de ne pas produire une documentation exhaustive des lieux rencontrés. Ils avaient tous libre arbitre dans le choix des motifs à reproduire, de manière à rendre une intuition des lieux plus que d'en produire un relevé objectif. Seule une consigne prévalait afin d'aiguillonner le travail des photographes. C'est qu'on leur a demandé de photographier les espaces plus que les activités qu'y font les usagers. Sauf exception, principalement chez Robert Burley, les images vous sembleront vidées de tout personnage.

La présence humaine aurait contribué à narrativiser les images au détriment des qualités formelles et esthétiques des aménagements et aurait détourné sensiblement les objectifs stricts de cette mission. Toutefois, devant les principes démocratiques soutenant les réalisations d'Olmsted, devant son intention ferme de considérer les usagers comme des flâneurs tirés de la réalité essoufflante de l'urbanité, on est en droit toutefois de remettre en question certains fondements de ce choix. En effet, aux travaux d'Olmsted est intégrée la figure du flâneur. Lui retirer une de ses composantes peut sembler un choix discutable.

Par contre, cette lacune est contournée autant par le nombre incroyable de vues sélectionnées pour rendre la complexité spatiale des parcs que par les photographes, par les points de vues privilégiés, certaines répétitions, ou leur choix de motif. Ces derniers s'attribuent la fonction qu'Olmsted réservait aux usagers de ses espaces. La déambulation des photographes, qui mène à d'étonnantes surprises iconographiques et à des perspectives phénoménales, se substitue à celle de ces derniers.

Geoffrey James poursuit son travail sur les perspectives souvent troubles qu'il photographie habituellement dans les jardins italiens. Son utilisation de la caméra panoramique ouvre des espaces spectaculaires où la ville est toujours évacuée à l'arrière plan. Certaines de ses vues de Central Park laissent croire qu'on est bien loin de la ville. Burley, dans ses photographies couleur, s'est plus généralement attaché aux architectures fonctionnelles — habitations discrètes, ponts, etc. Il s'adresse à la dimension plus organisée, plus française, oserions-nous dire, de la pratique du jardin chez Olmsted. Ses vues, informées par sa formation de photographe d'architecture, s'arrêtent au pittoresque de cette production. Friedlander nous étonne toujours par la complexité des textures et de la composition de ses images. En bloquant presque systématiquement l'avant-plan très rapproché de ses œuvres, il s'arrête de façon intime à la densité des végétations, des boisés surtout, où l'arrière-plan offre des contrastes spatiaux étonnants. Par ailleurs, on remarque que les trois artistes échangent parfois leur manière de travailler, comme pour démythifier la signature du style de chacun.

Les prémisses muséologiques

Cette exposition diffère sensiblement de celles qu'on a l'habitude de voir accrochées au CCA. Aucune information didactique n'accompagnera les œuvres. On s'éloigne radicalement de l'animation soutenue de l'exposition Frank Lloyd Wright. Cet *a priori* muséologique s'accorde avec la nature artistique des images retenues. On veut créer différents niveaux de lecture et laisser parler ces images d'elles-mêmes. Au sein d'un courant en muséologie qui préfère masquer les traces actives de conservation, cette initiative fort louable s'inscrit en contraste avec d'autres expositions récentes sur l'œuvre d'Olmsted. Les vitrines du CCA contiendront plutôt des documents relatant l'évolution du Mont-Royal, réalisé par Olmsted à la fin du siècle dernier. Ce pan de l'exposition piste sur une autre dimension soulevée par l'exposition, à savoir les assauts nombreux qui trafiquent les réalisations d'Olmsted. Cela permet de saisir, à même les images, les fondements de la pratique de l'architecte paysager et de comprendre les forces auxquelles elle est livrée.

La trilogie des histoires
de Pol Pelletier

Joie,
version finale
Océan,
première version
Or,
version expérimentale
- en création

avec la collaboration spéciale de
Aviram, artiste sculpteur
René Donais, artiste graveur

Joie ► 15, 16, 17, 22, 23, 26 oct. à 20 h
et dimanche 27 oct. à 16 h
Océan ► 18, 19, 24, 25, 29, 30, 31 oct. à 20 h
et dimanche 20 oct. à 16 h

Au 55 Prince

55, rue Prince, Vieux-Montréal
(coin Wellington)
Métro Square-Victoria

Billetterie: 876-1155

Billets : 22 \$ • Étudiants : 15 \$

Forfait Joie et Océan acheté avant le 12 octobre : 30 \$

Texte et interprétation : Pol Pelletier
mise en scène - Joie : Gisèle Sallin et Pol Pelletier
mise en scène - Océan : Pol Pelletier
Scénographie : Claude Goyette
Lumières : Sylvie Morissette
Costume de Joie : François Laplante
Costume d'Océan : Mérédith Caron
Musique de Joie : Robbi Finkel

Conseillère dramaturgique pour Joie : Gisèle Sallin • Conseillères et conseiller à la mise en scène pour Joie : Isabelle Villeneuve, Brigitte Heantjens et Jordan Deitcher • Conseiller à la mise en scène pour Océan : Jordan Deitcher • Lumières : Louise Lemieux (Joie : 4 premières versions) Caroline Ross (Joie : 5^e version, Océan : version expérimentale) • Chorégraphies de Joie : Danielle Hotte, Paul Bertrand et Pol Pelletier.



Joie Océan

PRIX DE LA MEILLEURE
COMÉDIENNE
de l'Association québécoise
des critiques de théâtre '93

Au palmarès des
MEILLEURS
SPECTACLES
dans 4 journaux
à sa création en 1995.

En nomination pour le
MEILLEUR SPECTACLE
DE L'ANNÉE
par l'Association québécoise
des critiques de théâtre '96.

LES ARTS

À court de mots

«**E**lle a beaucoup pleuré», nous dit Georges Dor de la dame qui inspire son *«essai sur le langage parlé des Québécois»*, tout juste paru chez Lanctôt éditeur. Elle, c'est Anna, comme dans *Anna brailé en shot*, le titre de ce livre court, cru, qui risque de vous faire beaucoup pleurer aussi. À moins que vous ne réagissiez comme l'interlocuteur du monsieur, entendu par Georges Dor dans un café, qui se vantait d'avoir fait brailé Anna. *«J'aurais calicé ça dehors, moi!»* Cette fois, l'auteur n'a pas fourni la traduction, dont la violence est à court de mots.

L'ouvrage de Georges Dor, on l'a déjà dit, pourrait se réclamer du frère Untel de nos années soixante, et de tant d'autres qui se sont lamentés devant l'état pitoyable de l'expression quotidienne au Québec. Mais rarement un imprécateur (au sens noble) m'aura-t-il touchée autant. Georges Dor ressasse souvent des thèmes connus: le *joual* en passe de devenir un créole incompréhensible pour les autres francophones de la planète, le scandale d'une radio et d'une télévision publiques qui n'exigent plus de leurs jeunes animateurs une maîtrise minimale de la syntaxe et une étendue normale de vocabulaire, le massacre délibéré de la langue française par une génération d'humoristes qui spéculent sur sa ruine. Mais le poète explore nos eaux plus troubles et plus profondes; il trouve les mots pour dire le drame de l'être sans mots, qui est un être d'ici.

Anna, qui a beaucoup pleuré, c'est l'enfant à laquelle sa mère montre un clown ambulancier, dans un centre commercial. *«Gad! Gad là!»* Un cri informe *«est inscrit à jamais au plus profond de l'enfant, il lui est devenu consubstantiel»*, écrit Georges Dor. *C'est sa vraie langue maternelle amputée ici de deux syllabes, qui s'imprime en lui comme l'encre dans un papier buvard.* Anna sera bientôt l'adolescente qui décrochera de l'école secondaire parce que la langue d'enseignement, toute française qu'elle soit au Québec, lui est langue étrangère qu'elle finira par détester parce qu'elle *«représentera [son] premier sentiment d'échec ou d'infériorité [...]»*. Anna deviendra ensuite cette jeune femme qui, avec ses amis, ovationne l'indigence langagière indispensable aux humoristes de *«l'abondance du cul»*, puis se plaint de *«ne pas entendre les mots d'amour qu'elle espère»*. Elle deviendra mère, elle dira *«Gad là!»* à son tour. Un jour elle mourra *«sans jamais avoir été, sans jamais l'avoir dit, c'est-à-dire sans avoir jamais prononcé les mots "je suis"»*. Traduction inaccessible de notre «chu» national.

Il n'y a pas un gramme de condescendance ou de mépris dans cet ouvrage d'amour des gens du Québec plus que d'amour de la langue qui leur échappe. Tous, à un moment ou l'autre, nous cherchons nos mots, nous

luttons pour les trouver, nous en sommes dépossédés à des degrés divers. Georges Dor est un témoin de cette lutte qu'il dit être encore la sienne, il enregistre — parfois même avec un magnétophone — les paillements d'une cour d'école, les conversations de centres commerciaux, l'échange téléphonique surpris dans un endroit public. *«Ta mé tu là?»* Il la cherche désespérément, lui aussi, la mère, la langue maternelle qui a presque abandonné ses enfants, qui leur a laissé des bribes d'elle-même, qui s'est sauvée avec tant de syllabes, de consonnes, et le «je» sans lequel nul ne peut s'affirmer.

Le poète interpelle l'école, la met en demeure d'enseigner la langue parlée autant que la langue écrite, de corriger sans relâche l'élocution, source de tous nos borborygmes et bafouillages. Mais comment l'école peut-elle donner ce qu'elle n'a pas? Les enseignants qui se succèdent aujourd'hui au primaire, au secondaire, au collège, à l'université, sont souvent eux-mêmes incapables de se rendre au bout d'une phrase complète, de raconter une histoire sans la truffer de «au niveau de» et de «il y a que», et même de dire le «je suis» qu'ils peuvent cependant faire conjuguer par écrit.

On ne corrige pas des automatismes pareils en appe-

lant au respect de soi, en exaltant la musique d'une langue articulée, ou en grondant. Pas plus qu'on ne fait, en le morigénant, un droitier d'un gaucher. Le pli est pris, le coupable n'est pas celui qui parle, il n'est d'ailleurs pas identifiable malgré les Jean-Louis Roux qui récupèrent ce drame en l'imputant au mouvement souverainiste, ou les esthètes qui n'auront jamais fini de pourfendre Michel Tremblay, comme si le dramaturge avait créé une langue plutôt que de la refléter. Il est bien fini, le temps où un noyau dur de linguistes célébraient le joual comme symbole du triomphe de la classe ouvrière. Tout au plus entend-on quelque optimistes invétérés s'ébaudir parce que les jeunes causent plus que leurs aînés, ce qui est un fait, mais ne signifie pas qu'ils causent mieux, *«au niveau de tsé veux dire»*.

Maintenant que nous nous entendons à peu près pour convenir du désastre, il faudra bien, un jour, au lieu de chercher les coupables, briser le cercle vicieux. Peut-être de façon autoritaire, en amont de l'école, en s'assurant que nul n'enseigne, en ce pays, s'il ne maîtrise la norme linguistique du français parlé et écrit. Et en recrutant activement, comme on le fait en médecine ou en haute technologie, ces maîtres au sens propre. Et en les rémunérant mieux. Coercitives et coûteuses, ces méthodes n'ont pas bonne presse. Vous en voyez d'autres, pour qu'Anna retrouve ses mots?

ARCHITECTURE

USA made in CCA

Le cycle de cinq expositions sur *Le Siècle de l'Amérique* arrive à mi-parcours. Avec ce bilan d'une époque qui a tant voulu anéantir et tant voulu construire, pour le meilleur et pour le pire, le Centre canadien d'architecture s'affirme encore une fois comme un formidable lieu de mémoire et de réflexion critique.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'exposition de photographies sur l'architecte Frederick Law Olmsted, qui sera inaugurée la semaine prochaine, s'inscrit dans un ambitieux cycle de travaux qui occupe les employés du Centre canadien d'architecture (CCA) depuis le début de la décennie et qui s'échelonne jusqu'en 2000.

Cette série de cinq grandes expositions a commencé à porter fruits dans les salles montréalaises l'année dernière avec *Scène de la vie future: L'Architecture européenne et la tentation de l'Amérique, 1893-1960*. Cet été, c'était au tour de *Frank Lloyd Wright: Inventer un paysage américain, 1922-1932*. L'été prochain, le CCA proposera une exposition sur *L'architecture du réconfort: Les parcs thématiques de Disney*. En 1998, une autre ennoblera la pelouse des banlieues comme *«surface du quotidien»* et *«lieu d'affirmation des modèles familiaux, civiques et culturels»*, nains de jardins compris...

«Je ne sais plus trop quand ou comment nous est venue l'idée de cette série», explique Phyllis Lambert, directeur fondateur du Centre. «Des projets ont été proposés et un jour on a vu que tout cela se tenait.»

«Franchement, c'était un accident», poursuit Nicholas Olsberg, conservateur en chef du CCA, qui a donc coordonné l'ensemble des activités de la série. Lui-même a développé les projets Disney. Mme Lambert a passé la commande pour les photographies

des parcs de Olmsted, il y a sept ans déjà. L'idée de l'expo sur la pelouse est venue de l'extérieur. «En ébauchant ce programme, on a compris ce qui se dessinait et on l'a mieux organisé», explique le directeur Lambert. On a compris que, prises ensemble, ces différentes expositions fourniraient un point de vue sur le siècle.

L'idée est alors venue de se servir de l'enchaînement pour en somme jeter un regard critique sur les aspects déterminants de la culture architecturale de l'Amérique moderne, «sur ses promesses et ses déboires, ses origines, ses ramifications et son influence sans précédent à l'échelle mondiale», comme le dit le résumé de la programmation.

Rats des villes
et rats des champs

Cet ambitieux projet ne propose pas une histoire de l'architecture aux États-Unis mais plutôt un aperçu synchrétique de cet héritage. Ce qui permet tout de même de déboucher sur des questions clés pour ouvrir la perspective sur ce qui s'est produit là et qui fut d'une importance capitale partout ailleurs dans le monde.

La première exposition a bien mis en lumière la réaction européenne ambivalente, tout à la fois enthousiaste et méfiante, des Européens face à l'évolution de la culture architecturale et urbaine d'outre-Atlantique. Par contraste, le projet Disney va souligner l'adoption des idéaux populaires *made in USA* par le monde entier. L'exposition sur les projets visionnaires de Wright a détecté des efforts

pour inventer des formes bâties qui épouseraient et mettraient en valeur des paysages maintenant complètement transformés par la route et l'automobile. Le travail sur Olmsted permet de réfléchir sur les transformations de l'idée du parc urbain et de tout ce qu'il suppose comme rapport ambivalent entre la nature et la culture, la campagne et la ville. Le projet sur la pelouse, comme toute la série d'ailleurs, va rappeler qu'au fond, les Américains ne sont pas attirés par la grande métropole et conservent un idéal romantique de la petite ville et de la banlieue.

«Avec tout cela, nous ne posons donc pas des questions spécifiquement architecturales», dit le conservateur en chef. «Ces expositions nous parlent de la culture. C'est cela que nous voulons dire au public: l'architecture agit dans un contexte social, elle est une des expressions de la culture et d'ailleurs l'expression de la culture la plus évidente. [...] C'est un principe fondamental qui anime le Centre: nous voulons jeter des ponts entre les recherches savantes et le public, nous voulons diffuser les résultats de nos recherches.»

USA et CCA

Ce jugement critique, le CCA le pose et l'assume avec des moyens formidables et en tablant sur sa réputation internationale maintenant solidement établie. Ainsi, l'exposition Disney sera réalisée en puisant dans les archives de la multinationale du divertissement, qui seront ouvertes pour la première fois à des chercheurs indépendants. «En fait, une des idées maîtresses de la série, c'est que c'est peut-être ici, au Canada, qu'on peut le mieux voir et juger plus objectivement le siècle de l'Amérique», dit M. Olsberg. Nous sommes entre l'Europe et les États-Unis, et on peut donc fournir un aperçu de l'influence américaine avec

un certain équilibre, une certaine neutralité.

Ce qui n'a pas empêché de faire appel à des experts étrangers pour monter les éléments du parcours en cinq temps: un Français a dirigé le premier volet, des Américains se sont chargés du deuxième, et la dernière étape, sur la pelouse, sera placée sous la gouverne d'une équipe internationale formée par un Français, un Italien, une Espagnole et un Australien. «Cela va permettre de poser un regard étranger sur un phénomène populaire typiquement américain», lance fièrement le conservateur en chef, lui-même d'origine britannique.

Le CCA, qui est canadien, travaille donc toujours dans une large perspective internationale, comme en témoigne aussi sa collection et le cheminement de ses travaux. Le quintet des expositions de la série a d'ailleurs voyagé ou prendra la route de l'Amérique du Nord, de l'Europe et de l'Asie dans les années à venir. La *Fascination de l'Amérique* a été vue à Edimbourg et Barcelone. Frank Lloyd Wright est reçu par la Bibliothèque du Congrès à Washington et au Whitney Museum de New York. L'expo sur Disney ira à Minneapolis, Los Angeles, New York, Paris et Tokyo.



Vue de Country Park.

© CCA ET ROBERT BURLEY, 1996

En même temps, le CCA a voulu en quelque sorte explorer les influences du siècle américain, ici même, au Québec. D'abord avec l'exposition présentée l'hiver dernier, sur les villes industrielles planifiées (*Énergie et aménagement*). Puis, dans deux ans, un deuxième travail va étudier la transformation de Montréal en métropole, de la fin du XIX^e siècle aux années 1930. Encore plus tard, au début du prochain millénaire, un autre projet suivra sur le Montréal des années Drapeau, de l'Exposition universelle aux Olympiques de 1976. Ces trois expositions constitueront autant de compléments à la grande série.

«Le CCA est national et international», dit M. Olsberg, qui souligne que cette réalité est difficile à faire accepter aux gouvernements de Québec et d'Ottawa qui refusent d'appuyer la présentation d'expositions à l'étranger. «Ils ne nous aident pas sous prétexte qu'ils ne peuvent que se concentrer sur les expositions qui voyagent ici. L'idée de devoir exprimer «le Canada» ou «le Québec» est folle, comme la fixation sur le patrimoine national. Tout cela enferme. C'est une logique trop petite et ce n'est pas la nôtre. L'architecture n'a pas de frontières. Le CCA non plus. Notre idée du patrimoine, la culture qui nous intéresse, c'est celle du monde entier.»

Frankie et Johnny
AU CLAIR DE LUNE

Il s'agit de l'opposé mais forment un duo du tonnerre. Pénélope McQuade-Salut Bonjour. L'émotion passe comme une tonne de briques. 9 sur 10 pour Frankie et Johnny. Erik Remy-CKVL. Louise Portal et Marcel Leboeuf sont d'une générosité extrême. Catherine Vachon-TQS. Une pièce très sympathique... On s'attache aux gens. Marie-Christine Blais-Montreal Express. Louise Portal, désarmante de vérité en Frankie. Plus vraie que vraie. Herve Guay - Le Devoir.

TEXTE: TERRENCE MCNALLY • TRANSCRIPTION: MICHEL DUMONT ET MARC GRÉGOIRE • MISE EN SCÈNE: MARC GRÉGOIRE
AVEC: LOUISE PORTAL, MARCEL LÉBOEUF ET LA VOIX DE MICHEL DUMONT
UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU BELVÈRE
DU 8 OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE
Du mardi au samedi 20 h.

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente à la Pda / 514 842-2112
Réservation / 514 842-2112
Vente de groupes / 514 527-3644
Redevance et frais de services.

"Je persifle et je singe"
Sol

Du 8 octobre au 2 novembre
du mardi au vendredi à 20 h
samedi à 17 h et 20 h 30

Les Gesù
1206, rue de Bligny (coin Place des Arts)
Info/Réservations
(514) 861-4036

LE JEUDI 31 OCTOBRE
SOIRÉE AU PROFIT DES
OEUVRES DE LA MAISON DU PÈRE

BILLET
(514) 290-1245
1 800 361-4595

SRG Télévision CKAC 730

ADMISSION

LES ARTS

THÉÂTRE

PDA
Avec les Giants...

SUITE DE LA PAGE B 1

Dans cette veine de mise en scène électorale du corps, *Baseball*, comme son titre l'indique, s'inspire de l'un des passe-temps favoris des Américains. Issu du monde du sport — Moses Pendleton fit longtemps des courses de ski alpin —, l'artiste est un passionné de baseball et un grand connaisseur de la discipline. D'ailleurs, le chorégraphe m'a avoué être amusé de posséder le même prénom que le fils de l'entraîneur des Expos et fier d'avoir déjà donné une représentation au Skydome de Toronto. «Il y a plusieurs liens entre l'artiste et l'athlète. Comme à la base, je suis un sportif, j'ai une approche athlétique du mouvement. Dans *Baseball*, je fais un croisement entre le spectacle et le sport. Je suis parti de trois éléments de base: la balle, le bâton et le gant. Autour de ces trois objets, j'ai construit une série de tableaux. Par exemple, dans l'esprit de l'accessoire comme prolongement du corps, j'utilise le bâton comme une troisième jambe. Ce que j'ai cherché à faire, ce n'est pas une transposition d'une partie sur la scène, mais plutôt une méditation sur la notion de jeu.» Adjacent à ces trois objets, on y verra les incontournables tissus rayés, casquettes, tennis, etc., dans un mélange de scènes dynamiques, et pour

faire un jeu de mots facile, pleines de rebondissements.

Même si, de prime abord, l'artiste semble avoir choisi un thème «facile», il a pris son rôle au sérieux. Invité par les Giants de San Francisco, Mommix s'est inséré dans la vraie vie et le vrai monde du baseball. En s'entraînant avec l'équipe, la compagnie et son chorégraphe-metteur en scène-illusionniste désiraient comprendre, de l'intérieur, les dynamiques du baseball, et par là dépasser le premier niveau de lecture dans l'œuvre. «Il y a plusieurs éléments dans le spectacle qui sont insérés en tant que symbole. Le bâton, par exemple, a en soi une dimension mystique et une longue histoire. La balle, c'est un peu la même chose. On la retrouve dans un grand nombre de sports. Elle est le ballon au football, la rondelle au hockey, la balle au tennis, etc. Vu sous cet angle, c'est un élément fascinant et générique. On pourra donc faire beaucoup de liens avec d'autres sports. Disons que *Baseball*, c'est un événement sportif au théâtre.» L'artiste arrive donc à Montréal confiant d'avoir en main un spectacle rempli d'images — corporelles, cinématographiques, etc. — d'humour, de musique tous azimuts — de *Dead Can Dance* à James Brown, en passant par Arvo Pärt, etc. — et d'impressions sur le sport, le jeu et la société.



La jeune romancière Amélie Nothomb.

De Sarajevo à l'Espace Go, le travail d'une surdouée

Il fera froid au Théâtre de l'Espace Go, du 15 octobre au 16 novembre. Pour se réchauffer, on brûlera les planches. Ira-t-on jusqu'à brûler des livres? En fait, on y jouera *Les Combustibles* de la jeune romancière Amélie Nothomb. Alors que la guerre fait rage à l'extérieur, deux hommes et une femme, tous trois passionnés de littérature, s'enferment dans un appartement et cherchent à survivre à la froideur de l'hiver. Leurs réserves de combustibles sont épuisées...

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Il a suffi d'une toute petite phrase dans le quotidien belge *Le Soir* pour allumer Amélie Nothomb. «Là-bas, les gens ont si froid qu'ils brûlent leurs livres», disait un homme revenant de Sarajevo. C'est à partir de ces quelques mots que la jeune surdouée de la littérature, auteur des romans *L'Hygiène de l'assassin*, *Le Sabotage amoureux* et *Pépium*, a trouvé l'inspiration et imaginé *Les Combustibles*, un roman — un texte théâtral, plutôt — paru en 1994.

Saisissant, l'argument invite aux plus riches allégories et appelle aux plus grandes réflexions. Nous sommes en pleine guerre, dans une ville qui n'est pas nommée mais qui évoque deemblée Sarajevo. Les «Barbares» bombardent les immeubles sans répit depuis deux ans. On ne sort pas de chez soi sans risquer la mort. Ils ont même détruit l'université. Terrés dans un appartement, un professeur d'université dans la cinquantaine, un de ses étudiants et sa jeune amante crèvent de froid en attendant la mort. Ils n'ont plus de combustibles. Et ils ont brûlé les meubles. Leur faudra-t-il brûler leurs livres pour survivre? Si oui, lesquels? Ils résisteront longtemps avant de s'y résigner. «Si nous nous mettons à brûler les livres, alors, vraiment, nous aurions perdu la guerre», dira d'abord le professeur. Le livre «est la seule beauté qui nous reste! Il est ce qui peut nous faire oublier la guerre», affirmera plus tard la jeune Marina, consciente que sa vie n'aura plus de sens quand les livres seront brûlés.

Ce qui frappe à la lecture de la pièce d'Amélie Nothomb, c'est de voir à quel point tout s'écroule, toutes les valeurs changent, en temps de guerre. Plus rien ne tient. Le professeur qui a levé le nez pendant des années sur *Le Bal de l'observatoire*, un roman de gare (doublement fictif) s'attaque soudainement. Daniel, fidèle disciple du professeur, se heurtera aux limites de ses savants enseignements quand il tentera de trouver un sens au chaos qui l'entoure. «Si cette guerre a pu vous apprendre que nous étions des animaux, c'est déjà bien», constatera le professeur.

Au fur et à mesure que nous suivons le trio désespéré dans son triste huis clos, les questions fusent. Pourquoi perd-on ses valeurs en temps de guerre? Pourquoi faut-il attendre d'être plongé dans l'horreur de la guerre avant de

célébrer la paix? Quel est le rôle de la littérature? De l'art? Le livre doit-il être un détonateur? Doit-il simplement nous consoler? Mais attention! La pièce n'a rien d'un colloque universitaire. Elle raconte aussi une histoire, passionnante.

Brûler les livres et brûler les planches

On a beaucoup vanté les qualités du roman *Les Combustibles* à sa parution, en 1994. Encore faut-il en faire un bon spectacle, une bonne pièce de théâtre. C'est le défi qui attendait le metteur en scène René Richard Cyr, lui qui est «en résidence» à l'Espace Go, avec le théâtre Petit à Petit.

«Nous cherchions, Ginette Noisieux et moi, un texte fort. Nous avions à choisir parmi une dizaine. On a tout de suite adhéré au texte d'Amélie Nothomb, pour la qualité d'écriture, la richesse du propos et la situation. On a tout de suite pensé à Jean Besré pour le rôle du professeur», se rappelle René Richard Cyr.

Très parcimonieux dans ses choix, très averse de ses présences au théâtre «parce qu'il s'y investit trop», Jean Besré a été, lui aussi, ébloui par *Les Combustibles* et son auteur. «Malgré son jeune âge, Amélie Nothomb a une vision du monde d'une clarté absolue, absolument renversante. Il y a une telle densité dans ce texte que nous pourrions le jouer pendant deux ans et toujours en tirer du jus», dit-il. Jean Besré avoue s'être totalement abandonné aux préceptes de René Richard Cyr en qui il a une grande confiance. «J'ai grandement besoin d'être dirigé. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi certains acteurs hésitent à l'avouer.»

Céline Bonnier interprète la jeune Marina et Jean-François Casabonne tient le rôle de Daniel, l'étudiant. «Je trouve que l'art se regarde beaucoup. Il y a beaucoup de films qui parlent du cinéma, de théâtre dans le théâtre, de romans sur l'acte d'écrire. L'artiste a raison de s'interroger, à cette époque où tout va mal. Il cherche de plus en plus sa place, lui qui est nécessaire et inutile. Mais à la longue, il risque d'y avoir une désaffection du public. L'exploit, c'est que cette pièce soulève toutes ces questions tout en proposant une situation intéressante», dit René Richard Cyr.

Il y aura un énorme décor, dit René Richard Cyr. On sentira la guerre. Et, précise-t-il, on brûlera littéralement des livres sur scène. Il fera moins froid à l'Espace Go.

Donne-moi un beau livre!

Brûler des livres sur scène, même sous prétexte de l'art, quel sacrilège! Mais l'Espace Go compensera... Dans la foulée de ce nouveau spectacle, la directrice artistique Ginette Noisieux a annoncé cette semaine le lancement d'une collecte de livres intitulée *Donne-moi un beau livre!*, une initiative conjointe de l'Espace Go et de la Maison des Enfants, en collaboration avec Centraide. On espère ainsi amasser 3000 livres, lesquels seront offerts à des enfants du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ginette Noisieux, on le sait, rêve d'un théâtre qui soit «lieu ouvert, lieu de culture vivante au service des citoyens». Cette campagne va tout à fait en ce sens. Elle vise simplement à ce que des jeunes et des enfants qui n'ont pas de livres aient enfin un livre «bien à eux».

SUR SCÈNE
À TOI, POUR TOUJOURS,
TA MARIE-LOU

Après la relecture réussie de *Bonjour, là, bonjour* en 1987 et d'*En pièces détachées* en 1994, le metteur en scène René Richard Cyr passe à côté, cette fois, de cet autre «classique» du théâtre de Tremblay, dont la création mémorable remonte à 1971. En faisant «bouger» le microcosme des Marie-Lou, Léopold, Manon et Carmen, pourtant pétrifié aux trois quarts dans l'impuissance, le metteur en scène perd de vue ce qu'a d'insoutenable cette tragédie «cantate cheap». La distribution boiteuse n'aide pas non plus sa cause. À la Compagnie Jean Duceppe, jusqu'au 19 octobre.

Gilbert David

JOURNAL D'UN FOU

Cette adaptation d'une nouvelle de Gogol arrive à la Veillée de Québec où le spectacle a connu un certain succès. Pierre Philippe Guay a eu la bonne idée d'adopter un guitariste au personnage du Fou. Mais sa mise en scène reste tout de même prisonnière d'un naturalisme quelque peu vieillot. Quant à Jean-François Laisus, sa prestation est convaincante si on accepte son parti pris d'adopter un accent pour jouer le personnage. Dernière représentation dimanche.

Hervé Guay

LE RENARD ASPIRANT

Cette petite production sans prétention peut aisément servir d'introduction à l'œuvre de l'auteur dramatique polonais, Slawomir Mrozek. En renard débordant d'aspirations, Marcel Pomeroy a tout de la bête curieuse, ce qui l'avantage. De même la mise en scène toute en ruptures de tons de Marie-Louise Leblanc offre-t-elle de quoi dépayser le spectateur. En somme, ce *Renard aspirant* est aussi inspirant. Au Théâtre intime de la Veillée jusqu'au 27 octobre.

Hervé Guay

FRANKIE ET JOHNNY
AU CLAIR DE LUNE

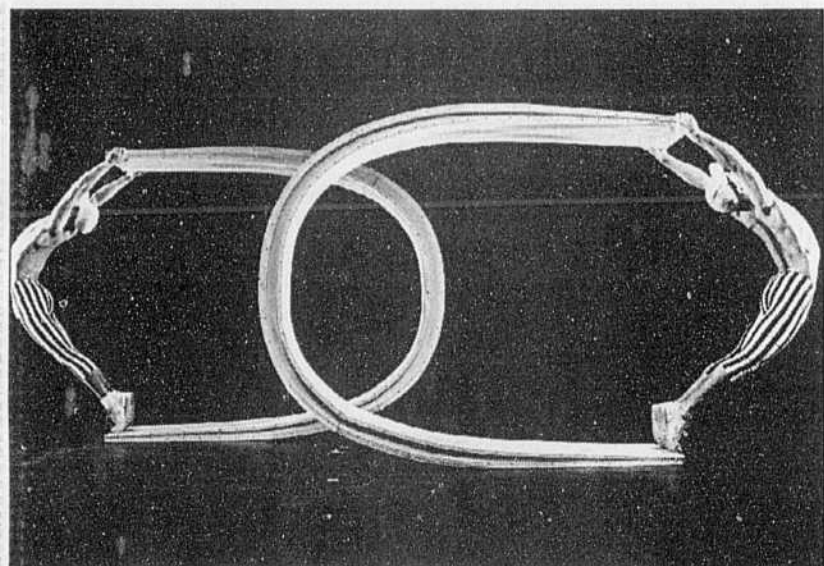
Deuxième pièce de l'auteur américain, Terence McNally, cette comédie sentimentale plaira à ceux qui croient sans réserve à l'amour. Les autres, comme moi, seront déçus par une mise en scène où seuls les acteurs comptent et un décor crème, copie conforme de la réalité. Dans le rôle de Frankie, Louise Portal est désarmante de vérité et son partenaire, Marcel Leboeuf, se défend en Johnny. À la cinquième salle de la Place des Arts jusqu'au 16 novembre.

Hervé Guay

LE CRYPTOGRAMME

Cette première mise en scène de Denise Guilbault est proprement éblouissante, bien appuyée qu'elle a été dans tous les domaines. Il faut dire que Marc Labrèche et surtout Elise Guilbault sont dans une très grande forme. Et à leurs côtés, Louis-Philippe Davignon-Daigneault, à ses débuts lui aussi, s'en tire fort bien. Il s'agit de plus d'un beau texte de David Mamet, dans un registre plus feutré que ce que j'avais vu de lui jusqu'ici. À mon avis, le spectacle a vu à Montréal par les temps qui courent. Le Quat'sous c'est petit, dépêchez-vous de réserver en composant le 845-7277.

Hervé Guay



Mommix en pleine action.

SOURCE LES GRANDS BALLETS CANADIENS

de Jérôme Labbé
mise en scène André Brassard

ATTENTION

Jusqu'au 31 octobre

Colorado

Enfin sauter dans le vide sans parachute...

du 4 au 31 octobre 1996

avec Vincent Bilodeau, Éric Cabana, Hugolin Chevrete, Frédérique Collin, Mario Saint-Amand

et les concepteurs Guillaume Lord, Daniel Fortin, Martin Labrecque, Christian Thomas

théâtre d'aujourd'hui
LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

3900, rue St-Denis, métro Sherbrooke, réservations 282-3900
E Mail: <theatre.daujourd'hui@sympatico.ca>

DIRECTION ARTISTIQUE MICHELLE ROSSIGNOL

La voix des enfants depuis 75 ans

Aide à l'enfance 1-800-668-5036

DOM JUAN de Molière
Mise en scène : Serge Denoncourt

Benoît Gouin, Lorraine Côté, Jacques Leblanc
Bertrand Alain, Jacques Baril, Marie-Josée Bastien, Jean Bélanger, Luc Bourgeois, Roxanne Boulianne, Jacques Laroche, Réjean Vallée et Jean-Pierre Ronfard

Concepteurs Michel Gauthier, Denis Denoncourt, Jean Crépeau, Robert Caux
Une production du Théâtre du Trident

DU 2 AU 19 OCTOBRE
les jeudis, vendredis et samedis, 20 h

accès 20% de réduction aux familles

BILLETTERIE 514 253-8974

ADMISSION 514 790-1245 / 1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Y2

Les Radio-Concerts du Centre Pierre-Péladeau

28 octobre - 20 h

Récital Jane Coop
piano

Récital de cette pianiste canadienne réputée pour sa polyvalence.

Au programme, la *Sonata en mi mineur*, Hob. XVI No 34 de Haydn, la *Sonata en la majeur* D. 664 de Schubert, le deuxième cahier des *Variations* sur un thème de Paganini op. 35 de Brahms, *Miroirs* de Ravel et *L'isle joyeuse* de Debussy.

«Le jeu de Jane Coop est fort et raffiné... une brillante performance» — Connecticut, Storrs
«Son interprétation est intelligente, posée et sensible» — Musical America

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est
Métro Barri-UDAM

Billets : 987-6919

Radio-Canada Chaîne culturelle FM

Desjardins LE DEVOIR

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

MUSIQUE

L'homme des émotions et des projets

André Gagnon inaugure l'Hémicycle du Centre Molson avec 65 musiciens dirigés par Jacques Lacombe

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

La critique le salue parfois, s'interroge souvent: comment classer et apprécier André Gagnon qui avoue faire dans le populaire mais qui se fait accompagner par de grands orchestres symphoniques? Pendant que l'on philosophe sur la question, André Gagnon, lui, multiplie les contrats et se prépare à «faire» le Centre Molson ce vendredi, avec 65 musiciens sous la direction du chef substitut de l'Orchestre symphonique de Montréal, Jacques Lacombe.

André Gagnon a tout fait: pendant deux mois il y a quelques années, il a tenu l'affiche au théâtre de Quat'sous, seul sur scène. En 1983, Charles Dutoit l'invitait à jouer des concertos de Mozart avec l'Orchestre symphonique de Montréal. Il a écrit la musique de quantités de téléromans, signée celle d'une série dramatique présentée diffusée au Japon, celle de plusieurs films américains et français, mis en musique l'opéra *Nelligan* d'après un livret de Michel Tremblay. Que certains le trouvent peu sélectif, il s'en moque: il a 3,5 millions de disques pour leur répondre et vingt ans de carrière passés à faire ce qu'il aime, de la musique. «Je n'ai ni à m'expliquer, ni à m'excuser, ni à me préoccuper des gens méprisants.»

Modeste

Ce vendredi, il inaugure une nouvelle configuration de salle au Centre Molson, celle en forme d'hémicycle. Et ce sera sa fête. «Souvent, j'ai écrit des pièces en fonction d'ensembles modestes de huit ou neuf musiciens. D'en avoir 65 avec moi sur scène donnera une couleur tout autre à ma musique», se réjouit-il.

Pour l'occasion, il a repensé un peu certaines pièces, pour bien intégrer la section de cordes qui sera grosse. S'il n'a pas d'album tout chaud à promouvoir — son dernier disque, fait de chansons américaines des années 30 à 50 date d'un an — il a vingt-deux disques derrière lui à rappeler, dont le lointain *Neiges* qui l'a fait connaître au plus grand nombre.

Pour Jacques Lacombe, celui-là même qui dirigeait récemment *Les Pécheurs de perles*, de Bizet, André Gagnon ne tarit pas d'éloges. «Il est de la trempe de Leonard Bernstein qui a dirigé du Haydn, Beethoven mais aussi écrit la comédie musicale *West Side Story*. Jacques Lacombe a une ouverture d'esprit tout aussi remarquable.»

Si Gagnon a choisi de se tourner vers le populaire, c'est surtout pour le côté créatif de la chose. «Rien n'est nourrissant comme la musique de Mozart, mais je ne me satisfais pas pleinement du rôle d'interprète. J'ai besoin de créer, et j'ai besoin de faire connaître la musique de mes contemporains.»

L'homme est surtout modeste, de cette modestie qui lui fait accepter de faire jouer à sa musique un rôle secondaire, support d'un film ou d'un téléroman. «Pour moi, l'important, c'est de contribuer à l'émotion du public.»



André Gagnon

De cette modestie aussi qui l'incite à offrir sur un plateau d'argent sa première partie à Quartango qui, comme son nom l'indique, est constitué d'un quatuor maître dans l'art de jouer des tangos. «Je me souviens d'avoir fait la première partie d'un spectacle de Serge Reggiani en 1969, puis celle de Ginette Reno. Domage que la pratique de faire profiter de son public à d'autres soit abandonnée progressivement.»

André Gagnon a fait son véritable premier concert en 1974, à la Salle Maisonneuve. Depuis, tous les deux ou trois ans, il est réapparu sur une scène montréalaise, entre mille et une autres occupations, apprécié aussi bien des Japonais que des producteurs hollywoodiens qui ont sollicité ses compositions. «J'ai fait beaucoup de choses, mais jamais avec la simple intention de faire «différent». Je n'ai jamais eu peur de prendre des risques.»

Des projets? «Pour les dix prochaines années, je serai davantage dans les studios d'enregistrement que sur scène. J'ai aussi commencé à toucher à la réalisation d'albums avec celui de chants de Noël avec Marie-Michèle Desrosiers accompagnée de l'Orchestre symphonique tchéquo.»

Ainsi va André Gagnon en entrevue, parlant plus des autres que de lui-même, parlant de son plaisir en musique. «Je suis doué pour le bonheur», lance-t-il comme ça, répétant souvent, en essence, qu'il se moque des critiques.

Mais il se souvient d'avoir été écorché, tendant l'oreille à l'affût du plus petit semblant de critique en entrevue. «J'ai été passablement écorché», s'explique-t-il après un petit discours sur les paroles assassines de certains critiques.

Une chose demeure: il n'a pas besoin, pour vendre des disques et remplir des salles, d'attendre le salut que les médias ont accordé à Patrick Normand, une fois que *Voir l'a* décrété pas si ringard après tout. De toute manière, c'est connu, au Québec, quand trop de monde aime, c'est louche et décrié kétaïne d'office.

Il est vrai qu'André Gagnon s'est exposé en y allant jadis de petites «steppettes» et d'autres artifices d'un goût douteux pendant les spectacles. Il a sans doute appris, à l'entendre dire qu'au Centre Molson, visuellement, tout sera fait dans la simplicité.

C'est le temps des récoltes - 1

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Les productions québécoises sont si abondantes en ce moment que l'on ne saurait passer sous silence tout ce que nos musiciens et notre industrie du disque produisent. Alors, pour les prochaines semaines, je vous invite à découvrir une toute petite partie très variée de la vie du disque d'ici.

LA DAMNATION DE FAUST

Hector Berlioz: *La Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties sur un poème de du compositeur, d'Almire Gandonnière, Gérard de Nerval, inspiré du Premier Faust de Goethe. Faust: Richard Leech (ténor); Méphistophélès: Gilles Cachemaille (basse); Marguerite: François Pollet (soprano); Brander: Michel Philippe (baryton-basse); Chœur de l'Orchestre symphonique de Montréal; Orchestre symphonique de Montréal, dir. Charles Dutoit. London 444 812-2

Même le disque célèbre les soixante ans de Charles Dutoit et ses vingt ans de carrière à la tête de l'Orchestre symphonique de Montréal; sans relever de la coïncidence fortuite, vous vous en doutez, l'événement est de taille.

Ainsi donc paraît enfin cette fameuse et tant attendue suite de l'intégrale Berlioz par le trio OSM-Dutoit-Decca-London. Lors de sa présentation en concert, il y a deux ans on s'attendait au mieux, et on découvre encore plus. La première raison en est l'incroyable qualité technique de l'enregistrement. Prise de son naturelle, claire et précise, si vivante qu'on se croirait en salle (pas à Wilfrid-Pelletier naturellement, mais à l'Amphithéâtre de Lanaudière sûrement). Les effets de fanfare au loin, de chœurs célestes sont plus adroitement réalisés les uns que les autres. Il faut absolument écouter cet enregistrement à bon volume — vos voisins vous pardonneront — pour en apprécier toutes les subtilités.

Dutoit fait rutiler et rugir l'OSM, créant les décors des différentes scènes de la partition avec une intensité et une personnalité typique de Berlioz et si difficile à rendre. L'unité de la *Damnation* tient à sa diversité de caractères, de choc et d'opposition de couleur entre les tableaux qui donne son rythme si original et génial à cette légende.

Ici, on ne saurait demander mieux que ce que propose Dutoit et l'OSM. Quel orchestre prodigieux, quels musiciens magnifiques!

Il faut aussi parler du Chœur; il va



du noble et grand jusqu'au vulgaire le plus consommé: la fugue de l'*Amen à la Taverne* d'Auerbach prend tout son sens ironique et critique du compositeur qui conspuet et raille un style d'écriture qu'il juge inutile et vain.

La brochette de soliste est idéale. Richard Leech et Gilles Cachemaille sont un tandem électrisant que vient tempérer la tendresse de la voix chaude de Françoise Pollet. Bref, je me retiens de tomber dans le diptychisme vous disant simplement qu'il s'agit ici d'un *must* absolu, une réussite encore plus éclatante — si c'était possible — que les précédents *Trois*. Pour moins de 40 dollars, une aubaine!



BUXTEHUDE — LUC BEAUSÉJOUR

Œuvres de compositeurs de l'Allemagne du Nord tournant autour de Dietrich Buxtehude: Heinrich Scheidemann, Matthias Weckmann, Johann Nicolaus Hanff, Georg Böhm et Nicolaus Bruhns. Luc Beauséjour, orgue. Analekta fleur de lys FL 2 3086

Imaginez que nous sommes un dimanche matin, dans une petite église luthérienne ou presbytérienne; sont-ce des noces, des funérailles? Vous sentez bien l'atmosphère que je tente

d'évoquer ici. Instrument d'une grande beauté sonore, dans un environnement un peu sec, mais qui convient à la perfection au type d'écriture des œuvres choisies par Luc Beauséjour pour son dernier disque.

La polyphonie reste claire; sa simplicité se reflète dans le touché de l'organiste qui s'efface humblement devant son sujet (écoutez le choral *Ach wir armer Sinder* de Weckmann) pour mieux nous faire comprendre le sens de recueillement; petit moment magique. Les grands jeux manquent un peu d'ampleur ou de coffre, rappelez-vous que nous ne sommes pas à la cathédrale. L'interprète pallie cela par une virtuosité qui fait sourire de joie.

En effet, les quelques morceaux de Buxtehude nous montrent le virtuose qui se prépare à attaquer Bach, le compositeur qui en est la source nourricière à l'orgue. Luc Beauséjour rend cela très clairement. On pourrait glosier longtemps sur les nombreuses pièces courtes de ce disque qui vous fera aimer toute une littérature sans trop vous effrayer: avec Luc Beauséjour, on est entre bonnes mains.

BACH — ARION

Johann Sebastian Bach: Six Sonates en trio BWV 525, 526, 527, 528, 529, 530, arrangées pour flûte, violon et continuo. Ensemble Arion: Claire Guimond (flûte), Chantal Rémillard (violin), Betsy MacMillan (violoncelle) et Hank Knox (clavecin). Analekta fleur de lys FL 2 3086

Je vous ai déjà parlé de ces transcriptions alors que l'ensemble écossais Palladian en avait enregistré quatre sur étiquette Linn. Voici maintenant que l'ensemble Arion nous offre l'intégrale. Les différences entre ses deux versions sont assez grandes pour qu'on veuille les comparer, voire les mettre côte à côte dans sa discothèque.

Il y a d'abord l'effectif instrumental. La flûte à bec des Écossais est remplacée ici par la flûte traversière baroque et surtout, les théorbe, guitare et archi-luth sont remplacés par le clavecin. On entre donc dans un univers acoustique différent. Chose particulièrement intéressante est de constater combien l'instrumentation à des répercussions jusque dans l'articulation et le phrasé. Ce qui se voulait brillant chez les Écossais prend ici une teinte plus ambrée et intimiste.

La nature même de la flûte traversière lui demande aussi plus de souffle que sa sœur à bec. Le morcellement des motifs et leur accentuation s'en trouvent donc modifiés. La transcription est un prétexte à l'imagination, à la réinterprétation d'un original, c'est donc un plaisir que d'entendre comment nos musiciens animent cette musique conçue pour l'orgue.

Comme toujours, ils le font avec style et élégance. Ce qui est passionnant à entendre, ce sont les divers dialogues et les imitations entre les voix, de suivre comment la découpe de la ligne se répercute sur ses suivantes et surtout, surtout, le plaisir presque coquin qu'ont ces musiciens à jouer ce corpus. En dépit de toute sa science — voire grâce à elle — Bach a voulu en faire non seulement des exercices contrapuntiques, mais aussi des pièces brillantes et émouvantes. Les oreilles d'Arion n'y ont pas été insensibles.

La technique d'enregistrement est assez bonne; il est dommage cependant qu'on ait laissé certains passages où le clavecin me semble être faux. Peut-être est-ce la affaire de diapason ou de tempérament? La réserve est bien mince.



Concert-vedette de l'OSM

Les Grands Concerts

Mardi 15 et mercredi 16 octobre 1996

Berlioz... fantastique!

Voici enfin la *fantastique* présentée avec son complément fantasque *Lélio*, récit par le comédien français Lambert Wilson! Berlioz intitula cet ensemble: *Épisode de la vie d'un artiste*. À découvrir!

Berlioz *Symphonie fantastique*
Berlioz *Lélio ou «Le Retour à la vie»*
En français, le mardi 15 octobre
En anglais, le mercredi 16 octobre

Berlioz *La Marseillaise*
Charles Dutoit, chef
Richard Clément, ténor
Gordon Gietz, ténor
Philippe Rouillon, basse
Lambert Wilson, récitant
Chœurs de l'OSM
Iwan Edwards, chef des chœurs
20 h 00, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts
Tarif étudiant offert

Billets

OSM: 842-9951
Place des Arts: 842-2112
Admission: 790-1245

La Presse

CKAC 730

CIAD 800 AM

EN BREF

Musica Camerata Montréal à McGill

(Le Devoir) — Ce soir, à 20 h, l'orchestre de chambre Musica Camerata Montréal présentera le premier concert de la saison à la salle Redpath de l'université McGill, sise au 3461, rue McTavish. Au programme: Dvorák (*Cinq Bagatelles*, Op. 47), Glazounov (*Réverie orientale* Op. 14 n°2), Zemlinsky (*Trio* Op. 3), Kodaly (*Sérénade* Op. 12). La pianiste Berta Rosenohl (piano et harmonium), le clarinetiste Michael Dumouchel, les violonistes Luis Grinhaus et Myriam Pellerin, l'alto Steven Larson et le violoncelliste Léo Grinhaus seront de la partie.

Concert de l'OSQ

(Le Devoir) — L'Orchestre symphonique de Québec, sous la direction du chef Pascal Verrot, jouera mardi du Martin (*Petite Symphonie concertante*), Tailleferre (*Concertino pour harpe*), Debussy (*Dances sacrées et profanes*), Morawetz (*Divertimento pour cordes*), Bolock (*Concerto grosso n° 1*). Heidi Lehwalder sera à la harpe et un hommage au chef fondateur Joseph Vézina sera rendu.

Soirée Berlioz à l'OSM

(Le Devoir) — L'OSM présente mardi et mercredi une soirée Berlioz. Le chef Charles Dutoit dirigera la *Symphonie fantastique*, *Lélio* ou «Le retour à la vie» et la *Marseillaise*. Les ténors Richard Clément et Gordon Gietz, la basse Philippe Rouillon, le récitant Lambert Wilson de même que les chœurs de l'OSM sous la direction de Iwan Edwards participeront au concert.

Brunch-bénéfice

Le brunch-bénéfice du Domaine Forget aura lieu dimanche à 11 h au Manoir Richelieu et sera animé par Edgar Fruiter. Chaque billet coûtera 125 \$ et un reçu sera émis. Il s'agit de l'une des plus importantes activités de financement du Domaine Forget.

PRO MUSICA

À NE PAS MANQUER!
Premier concert à Montréal!
Le 21 octobre 1996, à 20 h
LE CHOEUR DE CHAMBRE DE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
DIRECTION, IWAN EDWARDS
Au programme:
Palestrina, Pärt, Poulenc, Górecki, Britten, Ravel, Tacuisky.

INFORMATIONS: PRO MUSICA, tél. 845-0532 SRC CBF-FM 100.7 Montréal
Billets: 25 \$, 18 \$, (étudiants: 10 \$) Taxes incl., redevance en sus

Gesù
Les Salles du

1200, rue de la Vérité, (entre Place des Arts)
Info/Réervations
(514) 861-4036

N.B.

À LA

CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

CBF-FM 100,7

www.src-mtl.com/radiofm/intro.htm

OLIVER JONES TRIO et TOOTS THIELEMANS:
deux concerts en provenance du Festjazz de Rimouski 1996.
Animation: Francine Moreau.

JAZZ SUR LE VIF
Samedi et dimanche à 22 h

GABRIELLE ROY:
sa vie, son oeuvre.
Stéphane Lépine reçoit François Ricard et Jacques Brault et présente une entrevue d'archive de Judith Jasmin avec l'auteure.
LE TEMPS PERDU...
Dimanche à 15 h

FRANCINE LAURENDEAU
s'entretient avec Claude Nuditsany et Marie Perennou à propos de *Microcosmos*, un film sur le monde des insectes.
À L'ÉCRAN
Vendredi 18 octobre à 11 h

Ne manquez pas **LA CHAIR DE POULE**, d'ANDRÉ MAJOR, une nouvelle écrite en 1964 qui demeure très actuelle. À suivre en deux parties...
LA NOUVELLE DU MARDI
15 et 22 octobre à 11 h 30



ARTS

CINÉMA

Le travail à la paire

Claire Maurier et Wladimir Yordanoff interprètent au cinéma
— et au théâtre — le texte de Jaoui et Bacri
mis en scène par Cédric Klapisch



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Claire Maurier et Wladimir Yordanoff.

ne Antoine Doissel (Jean-Pierre Léaud) dans les fameux *Quatre Cents Coups* de Truffaut, un des films propulseurs de la Nouvelle Vague. A l'époque, elle ne savait pas que naissait un classique du cinéma, comme elle ignorait que Truffaut serait Truffaut. Elle était jeune, Truffaut aussi. Les classiques ça naît sans prétention, l'avenir se charge de les couronner.

Et puis voilà que 37 ans plus tard, Claire Maurier joue les mamans non pas indignes cette fois, mais abusives. Dans sa carrière, elle a alterné les périodes théâtre, les périodes cinéma, un peu comme Wladimir Yordanoff qui, d'abord homme de théâtre, fut aussi présent à l'écran notamment auprès de Zulawski (*L'Amour braque*), Andrzej Wajda (*Les Possédés*), Robert Altman (*Vincent et Théo*).

Mais les deux dernières années de leur vie, et Claire Maurier et Wladimir Yordanoff l'ont consacré à *Un air de famille*. Une chance qu'ils aient les textes aux répliques si percutantes. «On n'en a jamais eu marre.»

N'empêche que la scène et le cinéma, c'est deux. «L'émotion est accrue sur grand écran, disent-ils, la mère plus blessée et plus blessante au cinéma, Betty moins suffragette et revendicatrice qu'au théâtre. Les gros plans accentuent les mimiques, la caméra et les objets y parlent le langage des signes.»

Ils sont toujours étonnés de voir les salles écroulées devant *Un air de famille* (tant à la scène qu'à l'écran). «Nous, on le joue comme une tragédie, illustrant le désespoir de ses vies perdues, explique Yordanoff. Mais ça déchaîne l'hilarité. Si on cherchait à faire rire, la qualité de ce rire se dénaturerait. Le ton juste fait rigoler.»

Le texte avait subi très peu de modifications à partir de la pièce. Quelques scènes extérieures furent rajoutées. Jaoui, Bacri et Klapisch ont travaillé ensemble sur le scénario.

Quand ils sont arrivés sur le plateau, les comédiens connaissaient chaque réplique par cœur, la partition sur toute la ligne, et se demandaient bien comment le réalisateur pourrait leur faire modifier leur jeu. Il y est parvenu, les poussant à transformer en douce leur rôle. Des détails du décor avaient changé; à la place du chien de peluche au théâtre, un vrai chien dressé jouait le cabot paralysé. Le lieu (en studio) était nouveau, plus dynamique, habité, avec un aquarium, des oiseaux en cage. «On repartait chaque matin à zéro, modifiant notre jeu pour les besoins du média», explique Claire Maurier.

«Le texte se sert de la structure close familiale pour raconter quelque chose de plus que la famille, estime Wladimir Yordanoff: à quel point les gens ne communiquent pas, ne s'écoulent pas, comment les existences humaines évoluent en parallèles, chacun dans sa bulle, à travers un huis clos de groupe dont personne n'arrive à s'échapper.»

On sait déjà que Cédric Klapisch prépare un scénario de film complètement différent des autres, une histoire de science-fiction et d'utopie, mais qu'en est-il du duo Jaoui/Bacri? Ils travaillent à un scénario pour un prochain film d'Alain Resnais, (après avoir déjà adapté pour lui de la pièce d'Aykchourn le scénario de *Smoking/No Smoking*. Mais Resnais est très méticuleux, les choses s'éternisent.

Et Dieu sait à quel moment cette prochaine histoire du fameux couple sera portée à l'écran?

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ils sont venus au Québec par paire: Claire Maurier et Wladimir Yordanoff, duo d'acteurs en qui connaît un bout sur *Un air de famille*. Cette comédie de Cédric Klapisch arrivée hier dans nos salles, fut d'abord une pièce de théâtre (qui a fait un malheur en France) signée Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. Or c'est la même troupe de comédiens qui a sauté des planches à l'écran. Ils ont joué 450 fois la pièce durant deux ans. Pendant six semaines, ils tournaient le jour et jouaient ce même *Air de famille* le soir au théâtre. Et comme faire un film signifie pour un acteur répéter plusieurs fois la même scène, lorsqu'ils tombaient sur leurs trois répliques de la journée le soir au théâtre, ils devaient se pincer pour poursuivre la pièce en continu.

En tous cas, ils étaient rodés, les comédiens d'*Un air de famille* à l'heure de répéter leur rôle au cinéma. Surtout Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri qui avaient écrit la pièce avant d'en incarner deux personnages puis de refaire l'exercice pour l'écran.

À propos du duo Jaoui/Bacri qui forme un couple dans la vie en plus de signer leurs pièces à deux, ni Claire Maurier, ni Wladimir Yordanoff, ne peuvent vraiment témoigner de leur méthode à quatre mains, sur laquelle le couple est très discret. «On a l'impression que l'humour vient de Bacri et la structure de Jaoui», disent-ils en chœur, en signalant qu'il ne s'agit vraiment que d'une impression. «Les gens qui travaillent par paire ont beaucoup moins envie de parler de leurs techniques de travail que les créateurs solitaires...»

Un air de famille, porté à l'écran par le talentueux Cédric Klapisch (auteur aussi de l'adorable *Chacun cherche son chat*) est une désopilante salade familiale, jouée surtout dans le huis clos du restaurant du fils mal aimé (Jean-Pierre Bacri) alors que se réunissent comme tous les vendredis, la petite famille: Philippe (Wladimir Yordanoff) le fils qui a supposément réussi et son épouse, Betty, la fille frondeuse et fantasque (Agnès Jaoui) autour de la maman abusive et injuste (Claire Maurier) et du serveur du restaurant qui est plus qu'un serveur. Mais il y a de la crise dans l'air. Au dernier FFM, ce film d'un humour féroce déchainait les rires du public.

Huis clos de groupe

Les rôles de mères dysfonctionnelles, elle connaît, Claire Maurier. C'est elle qui incarnait en 1959 la maman indigne et égocentrique du jeu-

Parade d'egos meurtris

moignaient *Highway 61* et *Roadkill* — se retrouve encore au menu.

Le cinéaste est assisté ici d'un directeur photo particulièrement rock n'roll, Danny Nowak, qui connaît bien le milieu pour avoir été membre lui-même d'un groupe punk. *Hard Core Logo*, orchestre punk de Vancouver qui s'est formé en 1977 a connu ses années de gloire au cours de la décennie 80 et s'est séparé en 1990. Mais en 1993, ils acceptaient de se retrouver pour un concert-bénéfice et sont repartis ensemble faire une tournée de Vancouver et Edmonton. Tournée qui alla d'ailleurs tout de travers et culmina sur un drame.

C'est cette ultime balade d'un groupe tiraillé et écartelé à bord d'un autobus en folie que Bruce McDonald a recréée avec des acteurs. *Road movie* donc, avec la route et ses paysages, comme les discussions qui y naissent (et aussi des effets d'animation sur la route qui roule), entrecoupés d'escapes dans les villes, des spectacles, puis la route encore.

Toutes les tensions entre ces vedettes aux egos d'écorchés, sont exa-

cerbées au cours de ces tournées, les couteaux volent bas à l'heure où la belle jeunesse enfuie commence à tauder ces adolescents éternels qui se cramponnent à leur révolte. Prises de bec aussi à l'heure des entrevues avec les malheureux journalistes qui se voient envoyer au diable. Un des points culminants est un voyage d'adieu avec un bouc sacrifié, qui évoque un rite noir ensablant sur fond hallucinatoire. Le groupe n'est uni que sur l'estrade quand il donne ses spectacles déliants où chacun se crache gaillardement au visage et où le groupe offre le meilleur de lui-même devant des fans déchainés.

Hugh Dillan incarne avec beaucoup de panache crâneur Joe Dick, le chef du groupe et compositeur des chansons, cynique, hostile, dangereux, malheureux, dominateur et bagarreur. La distribution générale est bonne, surtout le personnage misanthrope et inquiet de Bucky Height, le mentor et idole de Joe Dick (qui se suicidera peu après) à qui Julian Richings au visage crépusculaire et émacié confère l'allure d'un vautour blessé.

Mais c'est le traitement dynamique de *Hard Core Logo* qui impressionne, cette caméra qui prend toutes les voies tangentes en une facture résolument anti-académique. La route n'est pas qu'une route, elle est la vision que les musiciens en ont, elle est la statue brisée de la virginité à l'avant, elle est le dôme panoramique sur le capot par où défilent les paysages des routes et où l'on pénètre des tunnels par les yeux d'un musicien qui regarde au dehors. Parade d'egos meurtris, groupe dissous et reconstruit qui a perdu sa colonne vertébrale collective et s'écartere lui-même, rêves enfouis d'une génération qui ne sait pas comment sauter le pas de la suite, le film de Bruce McDonald chevauche plusieurs niveaux, gags et humour en prime. Et même si l'on retrouve certaines scènes classiques des films de rock n'roll (mais à contre-courant des autres, aucune scène de sexe), de l'estrade aux coulisses, McDonald apporte un vent de fraîcheur et de modernité au genre et offre un *road movie* musical vraiment bien roulé.

À L'ÉCRAN

*****: chef-d'œuvre
*****: très bon
****: bon
***: quelconque
*: très faible
0: pur cauchemar

CRASH

★★★ 1/2

David Cronenberg, à travers un film percutant, qui en a choqué plusieurs, livre une œuvre choc, audacieuse, déroutante, où le sexe et l'automobile entrent dans une ronde intérieure qui mène à une mutation inattendue. Allégorie de fin de siècle, ce film hors normes secoue, prive le spectateur de repères et ouvre la porte à un univers parallèle fascinant. Au Loews.

Odile Tremblay

2 DAYS IN THE VALLEY

★★★

De John Herzfeld. À travers un complot de meurtre pour éliminer un mari gênant, le film dépeint une société composite qui réside dans la Vallée en banlieue de Los Angeles. Illustration brillante quoique psychologiquement limitée, à voir pour ses multiples rebondissements et son humour noir. Au Centre Eaton, Famous Pointe-Claire.

M. B.

EXTREME MEASURES

★★★ 1/2

De Michael Apted. Un médecin (Hugh Grant) démasque un réseau de trafic de moelle épinière dirigé par un neurologue réputé (Gene Hackman). La formule du suspense en milieu hospitalier est convenue mais l'intrigue emprunte des avenues impopulaires surprenantes. Belle photo et bonne interprétation de Grant. Au Atwater, Brossard (v.o.a.), Berri, Châteauguay (v.f.).

M. B.

LA NUIT DU DÉLUGE

★★★ 1/2

Bernar Hébert, cinéaste qui explore souvent le monde de la danse, réalise ici un film remarquable, poétique et intemporel, voyage initiatique sur fond de déluge. La première partie, très scénarisée, montre un Hébert mûr pour la fiction, alors qu'ensuite le rythme s'alanguit quand la danse (pourtant magnifique) entre en scène. Une caméra, un sens du décor, un climat lancinant, une vraie griffe. Au Parallèle.

O. T.

CHACUN CHERCHE SON CHAT

★★★ 1/2

Réalisée par Cédric Klapisch, cette douce comédie sur la solitude urbaine raconte la quête de Chloé, à la recherche de son chat perdu et de son bonheur caché dans un quartier en mutation habité par une garnison de personnages superbement écrits. Un scénario riche, universel et plein d'humour, auquel donnent vie des comédiens professionnels et amateurs, tous excellents. Au Complexe-Desjardins.

Martin Bilodeau

BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT

★★★ 1/2

Signé Édouard Molinaro, le portrait d'un homme qui marqua son époque. L'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* fut un homme multiple, défenseur des droits humains, espion à ses heures, coureur de jupons, magouilleur et fort en gueule, qui tâta de la prison, s'opposa au Parlement. Beaumarchais, incarné avec brio par Fabrice Luchini, est encadré par une très forte distribution. La mise en scène dynamique et l'humour omniprésent font de ce film léger mais instructif une comédie historique vraiment chatoyante. Au Desjardins, Boucherville, Dauphin.

O. T.

BOUND

★★★

De Larry et Andy Wachowski. Un thriller psycho-sexuel qui redéfinit les rôles sans réinventer le genre. Deux amantes décident de dérober à un mafioso, conjoint de l'une, une somme de deux millions. Mise en scène

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. LES MUST, VOL. 4, ARTISTES DIVERS, ANALEKTA 4,95\$
2. OPÉRA POUR DEUX, DUBEAU/MARION, ANALEKTA 16,95\$
3. LITANY, ARVO PART, BMG 15,95\$
4. PAX, ABBAYE DE ST-BENOIT-DU-LAC, ANALEKTA 17,95\$
5. PROLOGUE POUR UN MARCO POLO, CLAUDE VIVIER, PGS 16,95\$

JAZZ-BLUES INTERNATIONAL

1. VOYAGE, DUPÉRE/VELLE, MCA 16,95\$
2. NIGHT TO NIGHT, GEOFFREY ORYEMA, EMI 16,95\$
3. BACH TO AFRICA, LAMBARENA, SONY 16,95\$
4. SONGS FROM A SECRET GARDEN, SECRET GARDEN, PGS 16,95\$
5. UNDERGROUND (TRAME SONORE), GORAN BREGOVIC, PSI 24,95\$

POP FRANCOPHONE

1. LIVE, ABBITIBBI/DESJARDINS, BMG 15,95\$
2. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT 17,95\$
3. C'EST AINSI QUE J'ARRIVE À TOI, GILLES VIGNEAULT, MUSICOP 18,95\$
4. LA COLLECTION, JACQUES DUTRONC, BMG 15,95\$
5. L'UN ET L'AUTRE, PAUL PICHÉ, SÉLECT 25,95\$

POP ANGLOPHONE

1. NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER 16,95\$
2. FALLING INTO YOU, CÉLINE DION, SONY 16,95\$
3. MATAPEDIA, KATE ET ANNA MCGARRIGLE, DENON 17,95\$
4. SHERYL CROW, SHERYL CROW, PGS 17,95\$
5. TIDAL, FIONA APPLE, SONY 15,95\$

SUGGESTIONS



4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

HARD CORE LOGO

Réalisation: Bruce McDonald. Scénario: Noël S. Baker d'après le livre de Michael Turner. Avec Hugh Dillon, Callum Keith Bennie, Bernie Coulson, John Pyper-Ferguson, Julian Richings. Image: Danny Nowak. Musique: Peter J. Moore.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il fallait quelqu'un comme Bruce McDonald, iconoclaste cinéaste canadien-anglais pour réaliser un film réussi sur le défunt groupe punk-rock *Hard Core Logo*. Parce que des films sur des groupes rock, fictifs ou biographiques, il y en a eu un paquet, dont certains très ratés comme celui de Tom Hanks *That Thing You Do* qui dégage un ennui abyssal. Le public en a un peu assez, et le genre réclamait d'être renouvelé ou sacrifié.

Mais Dieu merci, McDonald n'est pas Tom Hanks. Il est lui-même en fait et sa prédilection pour le *road movie* apocalyptique, — comme en té-

L'homme au coeur de l'univers

Conférence de Guy Corneau et Hubert Reeves en première à Montréal.

La conscience est une propriété émergente de la vie dans la matière et, s'il veut survivre, l'homme devra y mettre tout son coeur...



«L'univers du coeur» avec Guy Corneau



«Le coeur de l'univers» avec Hubert Reeves

Présentée par le Cercle C. G. Jung de Montréal, cette conférence à deux volets réunit l'astrophysicien Hubert Reeves et le psychanalyste Guy Corneau dans une exploration inédite de l'univers, où l'observation intérieure côtoie l'observation scientifique.

vendredi 18 octobre, 20 h

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST, Montréal
300, rue Saint-Denis / 38 Berri-UDAM

Billets: 12,50 \$
(taxes et redevance en sus)
en vente au
(514) 987-6919 ou 1-800-361-4595

La
Musique de chambre
au Centre Pierre-Péladeau

QUATUOR
MORENCY

FREEDMAN
GRIEG
BEETHOVEN

Le lundi 21 octobre 1996 - 20 h

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST - BILLETTS: 987-6919

LES ARTS

CINÉMA

Brenda Blethyn et Marianne Jean-Baptiste, dans *Secrets and Lies*.

La famille au banc des accusés

SECRETS AND LIES

Réalisation et scénario: Mike Leigh. Avec Brenda Blethyn, Timothy Spall, Phyllis Logan, Claire Rushbrook, Marianne Jean-Baptiste, Elizabeth Berrington. Image: Dick Pope. Musique: Andrew Dickson. 140 min.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Voici donc dans nos salles ce *Secrets and Lies* qui a reçu la palme d'or du dernier festival de Cannes et le prix d'interprétation féminine pour son interprète principale Brenda Blethyn. Prévenons d'abord le lecteur que le dernier Mike Leigh n'a rien de commun avec son film précédent, porté par un désespoir de fin de siècle: *Naked*. *Secrets and Lies* évoque plutôt des œuvres de la cuvéte plus ancienne du talentueux cinéaste britannique comme *Life is Sweet*, tragi-comédie de banlieue, sur fond de relations familiales déchirantes.

Mais *Secrets and Lies* descend trois crans plus profondément dans la chronique d'enfer domestique. À l'heure où sort simultanément à Montréal le décapant *Un air de famille* de Cédric Klapisch, c'est le temps de grincer à l'unisson des cinéastes sur l'hypocrisie, les squelettes cachés, les mensonges dont l'institution de la famille est si souvent tissée.

Mike Leigh brosse le thème de son côté avec puissance émotive, pleurs et grincements de dents dans un milieu mi-ouvrier, mi-embourgeoisé, où les mensonges et les secrets enfouis tiennent lieu de cohésion de groupe. Film d'acteurs au point de départ, d'actrice plutôt, tant Brenda Blethyn met d'émotion dans son jeu et s'investit corps et âme dans ce rôle difficile de femme écorchée qui tout à coup renaît.

Au centre de l'histoire: Cynthia (Brenda Blethyn) ouvrière malheureuse et angoissée jusqu'au trognon, traînant savate au foyer, broyant du noir et engluant dans des tranquillisants, n'arrivant pas à communiquer avec son adolescente de fille qu'elle couve et étouffe tandis que celle-ci

rue dans les brancards et envoie maman paître avec ardeur. Mais voici que d'un passé oublié surgit la fille qu'elle mit jadis en adoption sans jamais l'avoir regardée et qui s'avère être noire. Hortense, la revenante, une optométriste, est charmante et attachante. Les deux femmes sympathisent et Cynthia renaît. Tout ce beau monde se retrouvera lors d'une réunion de famille mémorable chez le frère de Cynthia, Maurice, un photographe ayant des ennuis conjugaux (Timothy Spall). Des vérités cachées éclateront au grand jour.

Mike Leigh est un cinéaste exigeant qui demande énormément à ses acteurs. Comme d'entrer littéralement dans la peau d'un autre et de s'y livrer sans frein aucun. Cela donne des performances comme celle de Brenda Blethyn qui sanglote jusqu'à épuiser sa réserve de larmes, à un point qui rend mal à l'aise parfois, avec l'impression d'entrer par effraction dans l'intimité d'une dépressive, partageant de l'intérieur sa détresse et sa faiblesse. Les personnages campent des types humains bien dessinés: Maurice, le bon gars un peu faiblard, Cynthia l'adolescente que sa mère rend hors d'elle et qui entretient avec elle des rapports amour-haine dont la violence et l'inextricable lien mal noué sont admirablement dessinés en teintes grincantes, Hortense, noire en un monde blanc, la plus équilibrée pourtant du groupe, incarnée avec une dignité remarquable par Marianne Jean-Baptiste. C'est à travers son regard d'étrangère que les vérités éclatent, que les faux-semblants s'écroulent.

La construction du film, complexe, étagée, qui n'ouvre pas ses pistes d'abord, mais les livre par fragments est particulièrement habile et le dénouement surgira de ces facettes prismatiques soudain réunies, d'où naît la lumière. Mike Leigh fait parler l'inanimé, le décor sordide de l'appartement de Cynthia, le téléphone qui la relie à ce qui lui fait peur et l'attire à la fois, la maison factice de Maurice et de sa femme Monica, le studio de photographie de Maurice, brillantes incur-

sions dans les univers que sa lentille capte un moment et qui s'évanouissent aussitôt dévinés. Une caméra bien placée, un montage habile témoignent de l'extrême maîtrise stylistique à laquelle est parvenue le cinéaste britannique.

Le film ne livre pas tous ses secrets. Certains demeureront enfouis à jamais, il reste des coins d'ombre. Mike Leigh a choisi l'ellipse. Il a choisi aussi de jouer à fond sur la corde de l'émotion, trop parfois. Les larmes de Cynthia à la longue exaspèrent et on aurait envie de secouer le personnage pour assécher ses glandes lacrymales. Parfois aussi, on a du mal à croire à la réalité de certains de ces drames familiaux: la stérilité d'une des femmes par exemple trop longtemps cachée comme une tare honteuse, alors que l'aveu eût été préférable à l'opprobre qu'elle subit. Mike Leigh n'en signe pas moins une œuvre achevée, travaillée, souvent bouleversante, quoique pas toujours crédible. Morceau de choix, qui nous fait pourtant un peu regretter le sulfureux *Naked* uniformément puissant que Mike Leigh nous avait servi en guise de mets précédent.

"...d'une beauté troublante..."
"...une musique céleste..."
-Le Journal de Montréal
"...un document qui éveille l'inconscient pour nous ramener à l'essentiel des choses"
-Le Devoir

microcosmos
Le peuple de l'herbe

HOUR VOIR CFCF
À L'AFFICHE DÈS VENDREDI LE 18 OCTOBRE!

"LELOUCH est capable de croquer d'étonnants moments de vérité..."
-Georges Privet, VOIR

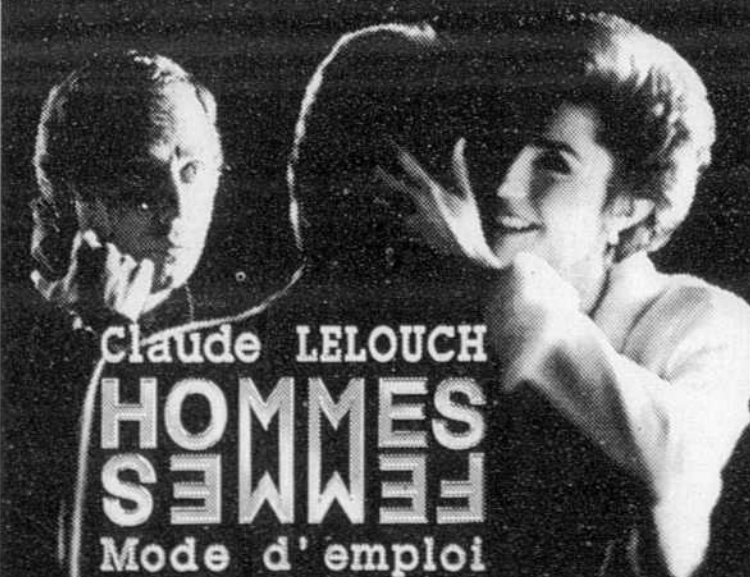
"Un excellent film!"
-Patrice L'Écuyer, RADIO-CANADA

"Bernard Tapie m'a ébloui!"
-Chantal Joly, CBF - C'est bien meilleur le matin

"J'ai beaucoup, beaucoup aimé!"
-Francine Grimaldi, CBF BONJOUR

"...des dialogues pétillants, truffés de mots à consigner..."
-Huguette Roberge, LA PRESSE

LES FILMS 13 présentent
Fabrice LUCHINI Bernard TAPIE Alessandra MARTINES



Pierre ADITI Ophélie WINTER Ticky HOGADO avec la participation de Caroline CELLIER Anouk AIMÉE

LOEWS 861-7437 554 Ste-Catherine O. ★ ★ ★ ANGRIGNON 366-2463 7077 boul. Newman ★ ★ ★ CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Carrefour ★ ★ ★ LACORDAIRE 1-824-3000 2540 boul. Des Capucins ★ ★ ★ ST-THÉRESE 979-4444 1071 Chemin du Côteau ★ ★ ★ VALLEYFIELD 371-1003 De Paris ★ ★ ★ ST-JEAN 347-2037 Boite à Films ★ ★ ★ STE-ADELE 229-7655 Cinéma Pine ★ ★ ★ SHAWINIGAN 539-6700 Cinéma Biermaas ★ ★ ★ TROIS-RIVIÈRES 373-1001 Impérial ★ ★ ★

Famille maudite

UN AIR DE FAMILLE

Réalisation: Cédric Klapisch, d'après la pièce de Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. Scénario: Cédric Klapisch, Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. Avec Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri, Jean-Pierre Darroussin, Catherine Frot, Claire Maurier, Wladimir Yordanoff. Image: Benoît Delhomme

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les comédies les plus drôles sont souvent les plus féroces, celles qui n'aspirent pas à la farce, mais décrivent des rapports humains à la fois horribles et banals dans lesquels chaque spectateur se reconnaît peu ou prou en grincant à l'unisson.

Un air de famille, tiré de la pièce d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, est de cette trempe, tragi-comédie sur le thème de la famille aveugle et sourde qui broie ses membres avant de les digérer lentement, semaine après semaine jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le père n'a pas survécu. Restent les autres, les grands enfants aux traumatismes divers, la maman abusive. Il y aura souper de famille gratiné et farci.

Le duo Bacri-Jaoui a l'art précieux des répliques percutantes, l'art aussi des mises en situation minimales qui nous plongent dans l'action sans tout révéler et font travailler l'imagination du spectateur, comme sa sensibilité et son intelligence. Mais pour Cédric Klapisch, transposer à l'écran une pièce française à succès et offrir à une même troupe de comédiens des sautes de planches au cinéma était un défi. Surtout pour un huis clos (difficile à transposer cinématographiquement).

Mais Klapisch s'en tire avec les honneurs de la guerre. Il a créé quelques scènes extérieures, histoire d'apporter de l'air et de prouver en même temps que les tentatives d'escapades sont dérisoires. Pour le reste, il a varié ses mouvements, ses angles de caméra, courtisant les objets, les animaux, multipliant les gros plans, et réussissant à faire vivre en facettes multiples un lieu unique et irrespirable, en dynamisant la mise en scène. Ça sent encore un peu les planches, mais on le pardonne, tant les personnages sont bien dessinés et tant leurs répliques chargées de vitriol portent et font rire.

Nous sommes dans le restaurant de Henri (Jean-Pierre Bacri), le mouton

noir de la famille, celui qui n'a pas réussi et sur qui chacun tombe à bras raccourcis, quand on prend la peine de remarquer sa présence. À ses côtés: Betty (Agnès Jaoui) l'éternelle adolescente et révoltée de trente ans qui dit tout haut ce que les autres n'osent penser tout bas. Place à Philippe (Wladimir Yordanoff), le fils prêtre, numéro quatre d'une entreprise minable qui vient de passer quelques minutes à la télé et ne s'intéresse qu'à l'impression qu'il a pu y donner, tyran domestique traînant sa femme en laisse, pauvre petite bourgeoise négligée (Catherine Frot). Sans oublier la maman abusive incarnée par Claire Maurier et le garçon de café (Jean-Pierre Darroussin), bon gars méprisé par maman et Philippe qui finira par se fâcher.

Jean-Pierre Bacri est fabuleux de frustration au bord constant de l'explosion, humilié chronique, à l'ego déchiqueté. Qu'il grogne, crie, se taise, il est ce même amas de ressentiment blessé joué avec une concentration qui laisse pantois. Mais chacun habite son rôle avec une vérité qui crée la force. Les comédiens étaient servis par une connaissance parfaite de leurs rôles (qu'ils avaient joué plus de 400 fois à la scène) et par le génie des répliques.

Le comique naît des mensonges qui s'enfilent, des masques qui tombent, des faux-semblants, de la cruauté infinie de ses rapports malsains et du chien paralysé symbolisant l'incertitude de ces relations pourrissantes qui reprennent chaque semaine à l'heure de cet infernal repas de famille. Mais ce jour-là, des événements imprévus feront émerger quelques squelettes engloutis.

Un air de famille est une démonstration brillante de l'incommunicabilité d'êtres qui se côtoient depuis tous les jours sans jamais essayer de se comprendre, ni de s'accepter. Peut-on fuir ces liens absurdes tissés au fil des ans? Chacun qui s'y risque est ramené tôt ou tard dans le giron et même si le dénouement ouvre sur des volontés de changement, on sent bien que l'élastique familial reste le plus fort et qu'il fera revenir frères, sœur et maman au bercail, vendredi après vendredi, sans pitié pour ces vies gaspillées.

Cette satire brillante a ses moments transcendants, le dîner d'anniversaire où les dialogues atteignent des sommets de féroce, qui rappellent parfois dans l'absurde en délire, certaines scènes de *La Cantatrice chauve* de Ionesco ou du *Mon oncle de Tati*.



Un air de famille, de Cédric Klapisch.

malofilm

Déjà presque 7 MILLIONS de Français ont vu LA COMÉDIE LA PLUS DRÔLE depuis «LES TROIS FRÈRES»!

Classement en France

Films sortis au cours des 52 dernières semaines

Titres:	Nombre d'entrées en France:
1. LES TROIS FRÈRES	6 858 152
2. LES ANGES GARDIENS	5 793 034
3. POCAHONTAS	5 639 591
4. SEVEN	4 911 558
5. LE BONHEUR EST DANS LE PRÉ	4 875 000
6. PÉDALE DOUCE	4 106 800



LE FILM DES INCONNUS
BERNARD CAMPAN PASCAL LEGITIMOUS
DIDIER BOURDON

CINÉPLEX ODÉON BERRI ★ ★ ★ LES CINÉMAS GUZZO L'ANGELIER ★ ★ ★ CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★ ★ ★ CINÉPLEX ODÉON L'AVANT (Carrefour) ★ ★ ★ CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ★ ★ ★ CINÉMA 9 GATINEAU ★ ★ ★ FLEUR DE VERT TROIS-RIVIÈRES ★ ★ ★ MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE ★ ★ ★ LE CARREFOUR 8 JOLIETTE ★ ★ ★

"... une déclaration d'amour à Paris... RÉJOUISSANT... une remarquable comédie!"
- Eric Fourlenty, VOIR

chacun cherche son chat
un film écrit et réalisé par Cédric Klapisch

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★ ★ ★ CINÉPLEX ODÉON L'AVANT (Carrefour) ★ ★ ★

Produit par ROGER FRAPPIER
DÈS NOVEMBRE

Déjà presque 4 millions de Français ont vu la comédie la plus drôle depuis «LES TROIS FRÈRES»!
PÉDALE DOUCE
DÈS NOVEMBRE

AMERICAN BUFFALO
DUSTIN HOFFMAN DENNIS FRANZ SEAN NELSON

VERSION ORIGINALE ANGLAISE ★ ★ ★ CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE ★ ★ ★

MALOFILM DISTRIBUTION

#1 AU BOX OFFICE LE PUBLIC ET LA CRITIQUE SONT UNANIME

"Un feu roulant de gags drôles et efficaces..."

-Huguette Roberge, La Presse

★★★★★

-John Griffin, The Gazette

J'ai vraiment rigolé. Vraiment très, très marrant!"

-René Homier-Roy, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

"Une comédie bien écrite, bien jouée et bien réalisée..."

-Georges Privet, VOIR

"Un film très, très, très drôle!"

-Richard Z. Siros, CKOI

"Marie-Lise actrice: une découverte intéressante"

-Johanne Despins, Bon Matin, Radio-Canada

CINÉPIX PRÉSENTE
L'HOMME IDÉAL
Une COMÉDIE de GEORGES MIHALKA
Avec MARIE-LISE PILOTE

CKAC-730 • La Presse • CITE • TVR • RACINES • LUNDI CFP

LOEWS 861-7437 554 Ste-Catherine O. ★ ★ ★ ANGRIGNON 366-2463 7077 boul. Newman ★ ★ ★ VERSAILLES 353-7880 Place Versailles ★ ★ ★

CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Carrefour ★ ★ ★ FAMOUS PLAYERS 6 673-2229 1800 boul. d'Anjou ★ ★ ★ CARREFOUR 585-0366 2396 Beauport est ★ ★ ★ DAUPHIN 848-FILM 2396 Beauport est ★ ★ ★

LACORDAIRE 1-824-3000 2540 boul. Des Capucins ★ ★ ★ CHATEAUGUAY ENCORE 691-2463 1800 boul. d'Anjou ★ ★ ★ ST-JEROME 436-5844 Le Carrefour ★ ★ ★ JOLIETTE 756-1001 Le Carrefour ★ ★ ★

ST-THÉRESE 979-4444 1071 Chemin du Côteau ★ ★ ★ ST-BASILE 441-7852 257 boul. Laurier ★ ★ ★ ST-HYACINTHE 773-9482 Le Carrefour ★ ★ ★

VALLEYFIELD 371-1003 De Paris ★ ★ ★ SORREL-TRACY 743-3324 Capital ★ ★ ★ DRUMMONDVILLE 474-6826 153 Main-Centre-jardin ★ ★ ★ PLAZA REPERTIGNY 657-6482 153 Main-Centre-jardin ★ ★ ★

ST-JEAN 347-2037 Boite à Films ★ ★ ★ STE-ADELE 229-7655 Cinéma Pine ★ ★ ★ SHAWINIGAN 539-6700 Cinéma Biermaas ★ ★ ★ TROIS-RIVIÈRES 373-1001 Impérial ★ ★ ★

LOEWS 861-7437 554 Ste-Catherine O. ★ ★ ★ ANGRIGNON 366-2463 7077 boul. Newman ★ ★ ★ CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Carrefour ★ ★ ★ L'ANGELIER 255-5551 Carrefour Langelier ★ ★ ★ BOUCHERVILLE 448-6404 Coin de Montargis et Volla ★ ★ ★ JOLIETTE 756-4377 Joliette ★ ★ ★ STE-ADELE 229-7655 Cinéma Pine ★ ★ ★

ARTS

RÉPERTOIRE

L'ÉDUCATION DE VERA

Le cinéaste Pal Gabor réalisait en 1979 un très beau film intitulé *L'Éducation de Vera*, que le Cinéma ONF-Montreal présente dimanche soir, 19h, dans le cadre d'une rétrospective organisée par la Cinémathèque portant sur le cinéma hongrois sous le régime communiste. Scandalisée par les conditions de vie dans l'hôpital où elle travaille, Vera, 18 ans, proteste vivement. On est en

1948, et le Parti recherche des candidats déterminés pour occuper les fonctions de l'Etat. On fait donc suivre à cette jeune analphabète une formation sévère, souvent humiliante, au cours de laquelle elle fera l'apprentissage de la vie et de sa féminité. Un très beau film sur le thème de l'endoctrinement, qui fait la part des choses sans juger ni trancher. La facture, un peu académique, se prête magnifiquement à ce sujet qui parle de contrôle et de déper-

sonnalisation. La jeune Veronika Papp se révèle excellente dans le rôle-titre.

I SHOT ANDY WARHOL

Ce samedi, à 23h30, le Cinéma du Parc, où se déroule parallèlement le Festival *Silence elles tournent*, présente le très intéressant long métrage de Mary Harron intitulé *I Shot Andy Warhol*. Le film, teinté d'une féroce ironie, dresse le por-

trait doux-amer de Valerie Solanas, une jeune femme déséquilibrée qui, en 1968, a tiré à bout portant sur le pop artist Andy Warhol, l'atteignant à l'abdomen. Ce film sensible est construit comme un lente plongeon dans la psyché troublée d'un personnage enflammé, auteure d'un manifeste prônant la castration de tous les mâles. Un personnage passionnant et passionné dont la rage intérieure a eu raison de sa raison.

Martin Bilodeau



CHRISTOPHER MAKOS

Jared Harris

Piper Laurie Jack Lemmon Walter Matthau Sissy Spacek

GAGNANT

GRAND PRIX 1996 WORLDVEST • FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS CHARLESTON
PRIX DU PUBLIC • FESTIVAL DE PALM SPRINGS
MEILLEUR ACTRICE • FESTIVAL DE FORT LAUDERDALE

«Une histoire poignante sculptée comme un bijou: Magnifique!»

MIAMI HERALD



PASSIONS D'AUTOMNE

À L'AFFICHE DÈS LE 18 OCTOBRE

En 49 ans, le Jury du FESTIVAL DE CANNES n'a couronné qu'un seul film avec UNE PALME pour l'AUDACE!

PRIX SPÉCIAL DU JURY

«pour l'audace, son sens du défi et son originalité»

CANNES 1996

"CRASH S'IMPOSE COMME UN DIAMANT BRUT! LE CINÉMA DU RISQUE, CRASH AVANCE, MASQUÉ, PAR SUBVERSION INTERNET!"

Virginie Lemaire, L'ESPRESSO

"CONDUITE EN ÉTAT D'IVRESSE SEXUELLE: CRASH EST UNE ORGIE OÙ PERCUTE LE DESIR..."

Guillaume Laurant, L'ESPRESSO

"CRASH: UN FILM QUI SACRIFIE LE RÉCIT À LA SENSATION... UN HOMME, UNE FEMME, UNE VOITURE... ET VOILÀ UN TRÈS GRAND FILM!"

Myriam Boissier, L'ESPRESSO

"PLUS DE SEXE, DE NUDITÉ ET DE FANTASMES QUE DANS TOUS LES FILMS EUROPÉENS ET SCANDINAVES COMBINÉS!"

Judy Gertzel, L'ESPRESSO

"CE FILM VOUS VIOLE LE CERVEAU!"

Richard Kohn, L'ESPRESSO

"ESSAYER DE DÉCRIRE CRASH SERAIT AUSSI COMPLIQUÉ QUE D'EXPLIQUER LE GOUT DU CHOCOLAT..."

John Brar, L'ESPRESSO

"C'EST DE LA PORNOGRAPHIE SUR GRAND ÉCRAN!"

Alexander Walker, L'ESPRESSO

"CRASH EST UN CLASSIQUE INSTANTANÉ DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA!"

Georgina Brown, L'ESPRESSO

"APRÈS CRASH, ATTENDEZ-VOUS À ÊTRE ÉBRANLÉ ET EN ÉTAT DE CHOC!"

Le Monde, L'ESPRESSO

"AUCUN CINÉASTE CONTEMPORAIN NE PEUT ÉGALER L'INTELLIGENCE OBSSIVE DE CRONENBERG EN TRAIN DE FOUILLER LA NOIRCEUR DE L'ÂME HUMAINE!"

Janet Maslin, The New York Times

"PORNÔ ET BANCAL OU ORIGINAL ET AUDACIEUX?"

Georges Perec, L'ESPRESSO



ROBERT LANTOS ET JEREMY THOMAS PRÉSENTENT UNE PRODUCTION ALLIANCE COMMUNICATIONS UN FILM DE DAVID CRONENBERG

JAMES SPADER HOLLY HUNTER ELIAS KOTÉAS

CRASH

DEBORAH KARA UNGER ET ROSANNA ARQUETTE

MUSIQUE: HOWARD SHORE MONTAGE: RONALD SANDERSON DIRECTEUR DE PRODUCTION: CAROL SPIER

PHOTOGRAPHIE: PETER SUSCHITZKY COSTUMES: DENISE CRONENBERG

PRODUCTEURS: VÉRONIQUE ANDRÉS HANCOCK ET CHRIS ALTY

CO-PRODUCTEURS: STEPHANE REICHEL ET MARTINE STONCHOUSE

PRODUCTEURS DÉCLARÉS: JEREMY THOMAS ET ROBERT LANTOS

ÉCRIT PAR DAVID CRONENBERG D'APRÈS LE LIVRE DE J.G. BALLARD

PRODUIT ET MONTÉ PAR DAVID CRONENBERG

VERSION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS LOEWS
FAMOUS PLAYERS VERSAILLES
FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL
FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON

CANNES 96
PALME D'OR - GAGNANT - MEILLEURE ACTRICE

«LA MERVEILLE MIKE LEIGH: TROIS VIRTUOSES EN UNE SEULE PERSONNE!»

- Claude Baignières, Le Figaro

«UN BRILLANT ET TRÈS DRÔLE MÉLO PSYCHODRAME AVEC DES ACTEURS PRODIGIEUX!»

- Huguette Roberge, La Presse

«Un film maîtrisé où le plaisir décuplé ne se dément pas une seule seconde pendant 2 h 20!»

- Gilles Marsolais, Le Devoir



ROXANNE rend sa mère folle.

MAURICE ne parle pas à sa nièce.

CYNTHIA ne voit jamais son frère.

MONICA ne peut pas parler à son mari.

HORTENSE ne connaît pas sa mère.

SECRETS et MENSONGES

un film de MIKE LEIGH
v.f. de Secrets and Lies

CIBY 2000 EN ASSOCIATION AVEC CHANNEL FOUR FILMS PRÉSENTENT UNE PRODUCTION CIBY 2000/THIN MAN UN FILM DE MIKE LEIGH TIMOTHY SPALL BRENDA BLETHYN PHYLLIS LOGAN MARIANNE JEAN-BAPTISTE CLAIRE RUSHBROOKE «SECRETS ET MENSONGES»
RON COOK LESLEY MANNVILLE ELIZABETH BERRINGTON MICHELE AUSTIN LEE ROSS EMMA AMOS HANNAH DAVIS DIRECTRICE DE PRODUCTION GEORGINA LOWE MAQUILLAGE CHRISTINE BLUNDELL COSTUMES MARIA PRICE SON GEORGE RICHARDS DÉCORS ALISON CHITTY
MUSIQUE ANDREW DICKSON MONTAGE JON GREGORY PHOTO DICK POPE B.S.C. PRODUIT PAR SIMON CHANNING-WILLIAMS ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR MIKE LEIGH



EN VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS
CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries)

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN

